

LE *DON QUICHOTTE* DE 1615

SECONDE PARTIE

– SUIVI DE *REGARD SUR LE MYTHE AU CINÉMA ET
DANS L'ART LYRIQUE ESPAGNOL*

CLAUDE BERNIOLLES



Theatrum mundi

Will dit à don Manuel :
« *Le faux chevalier maigre et son gros valet – ce sont des personnages de livres ?*
– *C’est cela [répond Manuel, l’interprète]. Mais un livre est trop petit pour eux. Ils*
s’en sont échappés comme d’une prison. »
In « *Une rencontre à Valladolid* »
- *Le mode du diable* d’Anthony Burgess (1999, Grasset)

AVANT-PROPOS

Nous savons qu’une suite appelée *Continuation* en 1615 a été donnée au *Don Quichotte* de 1605 pratiquement de même longueur que celui-ci. Ma lecture cervantine de 1615 (qui n’est pas la *Continuation pirate* d’un certain Avellaneda qui pour certains était intéressante mais pour d’autres mensongère et grossière), est d’une facture différente de celle de 1605. J’ai « isolé » certains grands fragments où le thème était « la folie » ou plus exactement la « folie-sagesse » ou « sagesse-folie » de don Quichotte, puis d’autres fragments où étaient représentés des scènes ou épisodes d’« enchantement » qui intriguaient vraisemblablement le public d’alors (de la même façon qu’ils intriguent le public d’aujourd’hui) avec un Sancho qui joue un rôle important avec ses proverbes (sur la mort, la famille, ou le gouvernement de l’île dont il hérite par exemple), plus certaines interventions philosophiques avec son seigneur don Quichotte.

Comme on verra, tout est « représentation » dans les scènes de «*La grotte de Montesinos*» lieu magistral des enchantements ou dans l’épisode «*du théâtre de marionnettes*», le monde n’est pas autre chose qu’un théâtre, tout est *apparences* : c’est la définition même du *theatrum mundi*. Ailleurs, le spectateur propulsé « acteur », est un don Quichotte *quichottisant* face aux autres... Il faut tenter de pénétrer le «*jeu*» de l’invention pour saisir la magie de la Seconde Partie du *Quichotte* ; nous sommes toujours dans la « comédie », genre burlesque où Cervantès excelle, néanmoins la retombée finale est triste ; nous sommes loin du « happy end » de nombre de productions baroques qui avaient cours à l’époque ;

chez nous par exemple, *L'illusion comique* de Corneille. Ce qui est spécifique du texte cervantin, c'est « *l'engaño* », c'est-à-dire le monde devenu enchanté du héros don Quichotte, et après, par un jeu inverse, mais seulement aux dernières pages quand don Quichotte va mourir, le « *desengaño* » où désillusion.

Dans la réception du livre de Cervantès qu'on a faite à la fin du XIX^{ème} siècle, Nietzsche dira : « c'est la lecture la plus amère que je connaisse ». Mais ce constat est celui aussi de la modernité : plus de valeurs, rien à quoi se référer ! Là est la désillusion et la déception, la preuve *par l'absurde* que don Quichotte s'était trompé en croyant aux vertus des chevaliers errants et à Dulcinée, que tout n'était que jeu d'une folle imagination...

Qui sait cependant, si ce « jeu de la folie » n'était pas plus vrai que la réalité ? Qui sommes-nous pour décider de ce qui est réalité ou pas, et dire qu'il y a ou n'y a pas à un niveau qui nous échappe au-dessus ou au-delà de la réalité, un jeu « divin » ? Les croyants le pensent, mais les sceptiques peut-être aussi !

I - LE « PROLOGUE AU LECTEUR » : IRONIE PROVOCATRICE ET COMIQUE DE LA FOLIE



C'est le même plaisir de lecture que celui du volume précédent. Il s'agit dans le « Prologue au lecteur » de 1615 de deux contes de « fou au chien » provocateurs et drôles racontés par Cervantès, pour répondre à son détracteur Avellaneda, l'auteur présumé de la *Continuation pirate*, et s'en moquer. Le premier conte dit ceci¹ : « *Il y avait à Séville un fou qui tomba dans l'aberration, l'idée fixe la plus comique qu'ait jamais eue un fou au monde. Voici : il se fit un tuyau de canne biseauté à un bout. Lorsqu'il attrapait un chien dans la*

rue...il lui bloquait une patte avec le pied ... et lui mettait le tuyau à un certain endroit, où il soufflait : il le faisait devenir rond comme un ballon. Il le tenait ainsi, puis lui donnait deux

¹ J R/F Le choix de répondre à un détracteur par un conte est déjà celui de Boccace (*Decameron*, IV^e journée, introduction)

petites tapes sur le ventre et le relâchait en disant aux spectateurs toujours très nombreux : « Et maintenant, messieurs, pouvez-vous croire que c'est un petit travail de gonfler un chien ? » Et maintenant, monsieur, pouvez-vous croire que c'est un petit travail de faire un livre ? Le second conte du même acabit, raconte ceci : « Il y avait à Cordoue un autre fou qui avait l'habitude de porter sur la tête une dalle de marbre, ou une pierre de bon poids, et lorsqu'il rencontrait un chien qui ne se méfiait pas, il se plaçait à côté de lui et laissait tomber la masse à pic sur lui : le chien devenait fou, et aboyant, hurlant, courait pendant plus de trois rues. Mais il arriva qu'un des chiens appartenait à un bonnetier qui l'aimait beaucoup. La pierre tomba, le chien se mit à crier, son maître l'entendit, tomba sur le fou et ne lui laissa pas un seul os entier. A chaque coup, il disait : « Chien de voleur ! Faire ça à mon épagneul ? Tu n'as pas vu, assassin, que c'était un épagneul, mon chien ? » Il répéta le mot « épagneul » bien des fois et il laissa le fou en petits morceaux. Le fou retint la leçon, partit, et ne sortit pas de plus d'un mois. Au bout de tout ce temps il réapparut avec son stratagème et une charge encore plus lourde. Il allait jusqu'au chien, le regardait très attentivement, et sans oser lui lâcher la pierre dessus, il disait : « Ça, c'est un épagneul ! Attention ! » De fait, tous les chiens qu'il rencontrait, dogues ou roquets, il disait que c'étaient des épagneuls, et il ne lâcha donc plus jamais la pierre. Peut-être arrivera-t-il la même chose à notre historien, qui n'osera plus lâcher les presses de son génie sur des livres si mauvais qu'ils sont plus durs que les pierres ?

Quelles bonnes blagues à raconter à monsieur Avellaneda !

Un autre thème du Prologue est *la fierté de soldat* de Cervantès propre à répondre à son détracteur qui l'aurait traité de « vieux » et de « manchot » lui disant par exemple « *que la perte de [son] bras [ne] venait pas d'une taverne, [mais] de la plus haute rencontre qu'aient vues les siècles passés et présents et que n'espèrent pas voir les siècles futurs* » (la fameuse bataille de Lépante), ajoutant à cela « *qu'on n'écrit pas avec les cheveux blancs, mais avec l'intelligence, qui d'ordinaire s'améliore avec l'âge* ».

Ce qu'on peut retenir des thèmes visés dans ce Prologue, c'est que Cervantès dirige plus l'action, caché *derrière* don Quichotte et Sancho Panza dans le second volume, que dans le premier.

II - L'ESPACE DE LA FOLIE^{*2}

Le thème de la folie se poursuit au premier chapitre avec un autre conte, raconté cette fois par le malicieux barbier qui cherche à convaincre don Quichotte de folie, la question étant de savoir si les chevaliers errants et les histoires qu'ils racontent sont véridiques ou purs mensonges. Question rencontrée plusieurs fois dans la Première Partie du livre, qu'on retrouve ici en débat dès le début du second volume. La fable du barbier* n'étant pas du tout du goût de don Quichotte, il s'attirera évidemment les foudres de celui-ci : « *Voilà donc l'histoire qui tombait si à pic, que vous étiez forcé de la conter !* » dira don Quichotte. *Ah, monsieur le raseur, monsieur le raseur, quel aveuglement [...] Moi, monsieur le barbier, je ne suis pas Neptune, le dieu des eaux* (c'est l'un des deux fous du conte), *je n'essaie pas qu'on me croie de bon jugement, ne l'étant pas : je m'épuise seulement à faire comprendre au monde l'erreur où il se trouve à ne pas renouveler le très heureux temps où l'ordre de la chevalerie errante battait la campagne. Mais notre époque est dépravée [...]* (Comme dans la Première Partie, don Quichotte développe ici les mêmes arguments, plaidant pour la chevalerie errante).

A plusieurs moments du livre, court le motif de la folie ou folie-sagesse de don Quichotte touchant la chevalerie errante, par exemple lors de la rencontre de don Quichotte avec un personnage, l'hidalgo don Diego de Miranda appelé « le chevalier au Vert manteau » (Chapitres XVII et XVIII). C'est l'un des épisodes les plus intéressants où don Quichotte est taxé de « *sage fou ou de fou tirant vers le sage* » par don Diego « *car ce qu'il disait* » précise-t-il « *était juste, élégant et bien dit et ce qu'il faisait était délirant, téméraire et stupide* » (cette notation est apportée après le sketch hilarant « aux lions » dont notre chevalier errant avait voulu faire ouvrir la porte des cages pour les combattre ! ..). Par la suite, c'est au tour du fils de l'hidalgo, don

² Voir « *Scholies* » avec une approche du *Quichotte* plus ou moins inédite qui relève de la psychanalyse de l'œuvre. Le thème de la folie se poursuit après avec la « *fable du barbier* ».

Lorenzo, de « s'étonner » de la personnalité de don Quichotte, se disant que c'était un « un fou bigarré », « un fou complexe plein d'intervalles de lucidité. »

En fait, comme on vient de voir, la question de la chevalerie errante balaie l'espace de la folie (ou folie-sagesse) dans tout le *Quichotte*. Pour comprendre un peu mieux les choses, il faut prendre au sérieux, il me semble, le contexte érasmien de la folie à l'époque où Cervantès écrit. Pour Erasme, il y a une *folie sublime* à l'origine des actions et du *désir de gloire* des héros chevaliers. « *La vie entière des héros*³ écrit Erasme dans l'*Eloge de la Folie* (Chapitre XXVII-XXVIII n'est qu'un jeu de la Folie. » Cervantès ne raisonne pas autrement. De là, le leitmotiv des actions glorieuses recherchées par le chevalier errant don Quichotte qu'on lit à tout moment et à tout propos dans le livre.

III - LE BACHELIER SAMSON CARRASCO INTRONISANT LE QUICHOTISME DANS LE RÉCIT, PUIS, DEVENU LE CHEVALIER AUX MIROIRS

De longs passages dès les premiers chapitres de la Partie II introduisent au « quichottisme », nouant plusieurs épisodes autour du thème. Passages restés célèbres. Voici l'un de ces dialogues pris au vif entre don Quichotte et le bachelier Samson Carrasco – personnage nouvellement apparu qui jouera après un grand rôle dans l'histoire. Il lui dit :

– *Ainsi donc il est vrai que mon histoire existe, et que celui qui l'a composée était maure, et sage.*

– *C'est si vrai, monsieur, que moi je pense qu'au jour d'aujourd'hui on en a imprimé plus de douze mille livres. Le Portugal, Barcelone et Valence vous le diront, elle y a été imprimée, il paraît même qu'on est en train de l'imprimer à Anvers, et moi je devine qu'il n'y aura pas de pays ni de langue où elle ne sera pas traduite.* Et à une observation de don Quichotte disant que l'auteur de son histoire n'était pas un sage, « mais un quelconque bavard ignorant, qui [s'était] mis à l'écrire au jugé », le bachelier répliquera vertement :

³ On pense à *Roland* de l'Arioste ou à *Tancrède* dans l'épopée du Tasse.

–*Ca non, parce qu'elle si limpide...Les enfants s'en emparent, les jeunes gens la lisent, les hommes la comprennent et les vieillards en font l'éloge. En somme, elle est tellement courue, lue et connue de toutes sortes de toutes sortes de gens que dès qu'on voit un roussin efflanqué on dit : 'Voilà Rossinante !' Ceux qui sont le plus adonnés à sa lecture, ce sont les pages. Il n'y a pas une antichambre de seigneur où on ne trouve un Don Quichotte...C'est l'histoire la plus savoureuse et le divertissement le plus innocent qu'on ait vus jusqu'à présent [...]* »

Mettant à profit l'histoire des aventures du seigneur don Quichotte qui circule déjà dans les livres, Samson Carrasco, dans «*Le chevalier aux Miroirs* », sera en fait l'un des premiers acteurs du « quichottisme » dans la Partie II du livre, mais non le premier, car c'est Sancho Panza lui-même *intervertissant les rôles* avec son maître comme on verra plus loin. Mais qu'appelle-t-on « quichottisme » ? Le « quichottisme » consiste en ce que certains personnages jouent le « jeu de la folie » de don Quichotte empruntant sa personnalité en lui faisant croire que les situations *invraisemblables* (*enchantelements et autres*) sorties son rêve de chevalier errant n'étaient pas le fruit son imagination (*imagimachin* dit Sancho Panza), mais au contraire bien *réelles*. On trouvera dans le récit des personnages typiquement « quichottesques » comme la duchesse de Montesinos ou le montreur de marionnettes Maître Pierre.

Le sketch du déguisement dans l'épisode du « *chevalier aux Miroirs* » est des plus intéressants et amusants. Dans un premier temps, Samson Carrasco s'étant fait passer pour le chevalier aux Miroirs puis vanté d'avoir rencontré et vaincu don Quichotte (situation par excellence quichottesque), affrontera réellement ce dernier dans un combat singulier ; mais dans un deuxième temps, contrairement à ses espérances, il sera vaincu et son heaume de chevalier tombé à terre, il sera reconnu (tout au moins par Sancho Panza) comme étant « le bachelier Samson Carrasco », et la supercherie découverte... Toutefois, l'ambiguïté sur l'identité réelle du chevalier aux Miroirs ressemblant « vraiment » ou ressemblant « fausement » à Samson Carrasco continuera de hanter l'esprit de don Quichotte, qui dira que *même si le chevalier aux Miroirs ressemble à Samson Carrasco il n'est pas lui mais un autre qui lui ressemble...* (Toujours la question lancinante de ce qui est « réel » ou au contraire

« imaginé »). Parallèlement au premier déguisement, il y en a un autre du côté de l'écuyer du chevalier aux Miroirs, qui a remplacé son nez par un grand nez et des moustaches postiches pour ne pas qu'on le reconnaisse comme étant Tomé Cecial, le voisin et ami de Sancho Panza (Ici encore, ce sera Sancho Panza le Sherlock Holmes de la découverte et de l'identification).

Le « quichottisme » est l'une des inventions prodigieuses de Cervantès. Défini autrement, c'est le triomphe du théâtre des apparences.

IV - RENCONTRE AVEC DES COMÉDIENS ET DIALOGUE SUR LE THÉÂTRE

C'est une rencontre qui rappelle les fourmillantes rencontres que nous avons découvertes dans la première partie du livre. On voit une charrette sans bâche portant des comédiens qui s'apprêtent à jouer un mystère médiéval. La description est celle-ci : il y a une figure « *celle de la mort, avec un masque d'homme ; près d'elle un ange aux grandes ailes multicolores* (qui est l'ange gardien) ; puis *un empereur avec une couronne qui semble d'or* (représentant l'Homme) ; avec aussi *aux pieds de la mort, le dieu cupidon, sans bandeau sur les yeux,, mais avec son arc , son carquois et ses flèches* » ; puis divers autres personnages...Tout cela chavirera l'imagination de don Quichotte, qui, s'arrêtant devant la charrette, dit :

–*Charretier, cocher, ou diable, dis-moi tout de suite qui tu es, où tu vas, et qui sont ceux que tu emmènes dans ton chariot plus proche de la barque de Charon que d'une charrette ordinaire.* (On imagine sans peine don Quichotte jouant la partition de l'un des acteurs du théâtre ambulant de la charrette⁴)...

–*Monsieur, répondit le diable, nous sommes des acteurs de la compagnie d'Angulo le Mauvais.*⁵*Ce matin, nous avons donné le mystère du Tribunal de la Mort dans un village. Nous allons encore le faire cet après-midi dans le village qu'on voit là-bas [...]* Ce à quoi, don Quichotte répliquera :

⁴ JR/F La charrette découverte servait de théâtre ambulant.

⁵ *Ibidem* La compagnie d'Andrès de Angulo « *el Malo* » était célèbre. Après la fête du *Corpus Christi*, les compagnies de théâtre donnaient des *autos* (l'équivalent des mystères médiévaux dans les villages).

Sur ma foi de chevalier errant, j'ai cru qu'une grande aventure s'offrait à moi. Maintenant je dis qu'il faut toucher du doigt les apparences afin des perdre ses illusions. Allez à la grâce de Dieu, braves gens, donnez votre spectacle, et voyez si vous n'avez pas à me demander quelque chose, je le ferai très volontiers et de très bon cœur car tout petit déjà j'aimais les masques, et dans ma jeunesse j'avais les yeux qui s'en allaient après la troupe des acteurs ?⁶

Passons sur la péripétie du fou comédien *couvert de grelots* qui, après, pour s'amuser, se met à s'escrimer avec un bâton contre don Quichotte, *faisant de grands bonds en secouant les grelots, vision d'enfer qui affola Rossinante* (dit le texte), désarçonnant notre chevalier errant...Mais sur le sage conseil de Sancho, don Quichotte renoncera à se venger et l'effrayante charrette de la Mort poursuivra son voyage. Il y a là comme 'une pièce dans la pièce' comme on voit souvent dans certaines scènes du *theatrum mundi*.

Cette aventure de la charrette des comédiens est un superbe épisode, car il nous fait découvrir par le truchement de don Quichotte l'idée du théâtre que l'auteur Cervantès se faisait au moment où il écrivait, et par là, ce que le théâtre pouvait représenter à l'époque baroque. Le dialogue qui suit entre le perspicace Sancho et son maître nous en donne un aperçu éclatant :

Sancho : *—Les sceptres et les couronnes des empereurs comédiens n'ont jamais été d'or pur, mais de pacotille et de fer-blanc.*

Don Quichotte : *—C'est vrai. Il ne conviendrait pas que les ornements de théâtre soient de vrai or, mais d'imitation : de l'apparence, comme le théâtre lui-même. Sancho, je veux que tu l'aies en estime, ainsi que, par voie de conséquence, ceux qui y jouent les représentations et ceux qui les composent, car tous participent à quelque chose de très profitable à la société, en nous offrant un miroir de nos pas, où nous pouvons voir au vif les actions de la vie humaine. Aucune comparaison ne peut nous représenter de manière aussi vivante que le théâtre et que les acteurs, ce que nous sommes et ce que nous devons être [...]* *Il se passe dans la comédie, le mouvement de notre monde, où les uns font les empereurs, les*

⁶ *Ibidem* Un des points communs entre don Quichotte, panurge et Hamlet.

*autres les pontifes, et au total tous les personnages qu'on peut faire entrer dans une comédie. Mais lorsque vient la fin, c'est-à-dire quand la vie s'achève, la mort leur ôte à tous les vêtements qui les différencient, et ils se retrouvent semblables dans la sépulture.*⁷

V- LA GROTTÉ DE MONTESINOS « THÉÂTRE D'OMBRES » ET DES ENCHANTEMENTS AVEC LE RAPPEL DE L'ÉPISODE DE SANCHE PANZA QUI AVAIT ENCHANTÉ DULCINÉE

La grotte de Montesinos est sans doute l'épisode le plus envoûtant de la Seconde Partie du livre de Cervantès. Le scénario est le suivant : don Quichotte a voulu pénétrer dans la fameuse grotte, qui possédait disait-on des « merveilles ». *Descendu en véritable spéléologue du XVII^e siècle à l'aide de cordes savamment déroulées vers le fond par ses amis (un compagnon de rencontre et Sancho), puis remonté à la surface « les yeux fermés en signe qu'il dormait », il se réveille après « comme d'un songe lourd et profond, regardant de tous côtés » et il dit :*

—Dieu vous le pardonne, mes amis : vous m'avez arraché à la vue, à la vie la plus délicieuse et la plus agréable qu'homme ait jamais vue ni connue. Oui, voici que je comprends à présent que tous les bonheurs de cette vie passent comme l'ombre et comme le songe : ô malheureux Montesinos, ô Durandart malement navré, ô infortunée Belerma [...] »

C'est un chapitre extraordinaire où l'imaginaire vient constamment en surimpression de la réalité ; aucune description du *Quichotte* n'est peut-être aussi onirique. Comme dans les romans gothiques d'aujourd'hui, le lecteur passionné d'aventures (jeune ou vieux) se meut dans un univers de cristal et dans un autre Temps. (Une heure de chez nous, lit-on, est comme trois jours dans ces lieux éloignés ; le Temps est 'dilaté'). Tout se passe sur un double plan : celui du rêve ou de l'imaginaire, et celui de la réalité mondaine et de l'histoire — ce qui s'est vraisemblablement passé il y a des siècles et des siècles (cinq cents ans plus tôt). Passé Présent, confondus. Les scènes représentées ont l'apparence de la réalité mais n'ont d'épaisseur que le rêve. C'est « un théâtre d'ombres » sur les parois de la

⁷ JR/F .Images traditionnelles dans le discours sur la mort. Les accessoires de théâtre sont les allégories des biens terrestres qu'il faut perdre à la mort.

grotte comme dans le théâtre chinois. (En quelque sorte, analogue au *theatrum mundi* du début du XVII^e siècle). Je ne puis faire mieux ici que dérouler le long écheveau de rêves faits par don Quichotte :

« [...] *A douze ou quatorze stades⁸ de profondeur environ, il y a un creux, un espace [...] je me déterminai à y entrer pour me reposer un peu. Je m'assis, tout songeur, quand tout à coup, à mon insu, un songe très profond me surprit, et au moment où je m'y attendais le moins, sans savoir pourquoi ni comment, je me réveillai, et me retrouvai, au milieu du plus beau, du plus accueillant, du plus délectable parterre... Alors s'offrit à ma vue un somptueux palais de roi, ou une forteresse dont les murs et les remparts semblaient faits de cristal pur et transparent. Deux grandes portes s'ouvrirent, et je vis en sortir et venir vers moi un vénérable vieillard vêtu d'un manteau de deuil de flanelle violette qui traînait au sol. Ses épaules, sa poitrine étaient ceintes d'un scapulaire de satin vert, il portait sur la tête un bonnet noir de Milan et sa barbe très blanche dépassait la ceinture [...] Il vint à moi, et ce qu'il fit d'abord, ce fut de me serrer étroitement dans ses bras, puis il dit : 'Long a été le temps valeureux chevalier don Quichotte de la Manche, depuis que nous, qui sommes enchantés en ces solitudes, nous attendons de te voir pour que tu donnes connaissance au monde de ce que renferme et recouvre la profonde grotte par où tu es entré et qu'on appelle la grotte de Montesinos ... Viens avec moi, illustrissime seigneur, je veux te montrer les merveilles que dissimule cette transparente forteresse dont je suis le prévôt et le gardien perpétuel, car je suis Montesinos en personne⁹, celui dont la grotte a pris le nom [...]'* Songe admirable que don Quichotte poursuit ainsi : *Je dis donc que le vénérable Montesinos le fit entrer dans le palais cristallin. Dans une salle basse, supérieurement fraîche et toute d'albâtre, il y avait un cercueil de marbre travaillé avec grand art. Dessus je vis un chevalier étendu de tout son long, non en bronze, en marbre ou en jaspe comme on en trouve dans les autres tombeaux, mais tout en chair et en os. Il avait sa main droite posée du côté du cœur. Avant que j'eusse rien demandé à Montesinos, celui-ci, me dit : 'Voici mon ami Durandart, fleuret miroir des chevaliers amoureux et vaillants de son temps, il est ici tenu*

⁸ C'est-à-dire à 20,40 m ou 23,80 m (1 stade égale 1,70 m) précise JR/F

⁹ JR/F Personnage lié aux romances du cycle carolingien espagnol. Selon certains romances, il est cousin de Durandart.

*enchanté, comme je le suis moi et bien d'autres encore, par Merlin,^{*10} cet enchanteur français. On dit qu'il fut le fils du diable...Le comment, le pourquoi de notre enchantement, personne ne le sait. Il le dira lorsque viendront les temps, qui ne sont pas éloignés, à ce que je crois. Ce qui m'étonne, moi, c'est que Durandart a achevé ceux de sa vie dans mes bras, et après qu'il est mort je lui ai pris son cœur... ; mais s'il en est ainsi, comment peut-il se plaindre et soupirer de temps en temps comme s'il était vivant ? » Or voici le joyau de la couronne, je veux dire le joyau du chapitre :*

A ces mots le malheureux Durandart poussa un grand cri : ‘ Ô mon cousin Montesinos ! Ce qu'en dernier vous demandais, qu'une fois que je serai mort, mon âme une fois arrachée, vous alliez porter mon cœur où Belerma se trouverait... ’ Alors le vénérable Montesinos s'agenouilla devant l'émouvant chevalier, et les larmes aux yeux il lui dit : ‘ C'est fait, seigneur Durandart, mon cousin bien aimé ! C'est fait, ce que vous m'ordonnâtes au funeste jour de notre perte ! Je vous sortis le cœur aussi bien que je pus [...] et je mis un peu de sel dessus pour qu'il ne sentît pas lorsqu'il serait devant Belerma. Elle, et vous, et moi, et Guadiana votre écuyer, et bien d'autres parmi nos connaissances et amis, nous sommes ici gardés enchantés par le mage Merlin depuis bien des années. Plus de cinq cents ans ont passé, mais aucun de nous n'est mort [...] Mais sachez que vous avez ici, devant vous, ouvrez les yeux et vous le verrez, ce grand chevalier de qui le mage Merlin a prophétisé tant de choses, ce don Quichotte de la Manche, qui nouvellement, avec bien des avantages sur les siècles passés, a ressuscité au siècle présent la chevalerie errante déjà oubliée. Grâce à lui, avec son aide, il pourrait se faire que nous fussions désenchantés, car les grands exploits sont réservés aux grands hommes’ (Morceau de bravoure du « quichottisme » du vénérable Montesinos comme on comprend, qui fait accroire que don Quichotte n'est pas une ombre mais est là en chair et en os, avec le pouvoir de désenchanter tout le monde de par sa bravoure, supérieur aux chevaliers errants les plus grands d'autrefois).

D'autres « visions » après se succèdent tout aussi extraordinaires que celles vues jusqu'ici ... : «[...]Au travers les parois de cristal d'une autre salle don Quichotte

¹⁰ JR/F D'origine celte et lié au cycle d'Arthur, le personnage de Merlin a évolué et est l'image de l'enchanteur et du prophète. Voir *Infra* dans « Scholies ».

voit passer en procession *deux files de ravissantes demoiselles toutes vêtues de deuil, avec des turbans blanc sur la tête, à la façon des Turcs, avec en queue de file une dame que sa gravité signalait comme telle, elle aussi vêtue de noir avec une toque blanche si grand, si longue, qu'elle baisait la terre. Son turban était deux fois plus grand que le plus grand d'aucune des autres... Tous ceux qui formaient la procession étaient au service de Durandart et de Belerma et étaient là enchantés avec leurs maîtres [...]* »

Puis arrive l'une des rares interventions de Sancho Panza, intermède bien venu. Sancho Panza qui était toutes oreilles depuis le début (ainsi que son compagnon de rencontre) et écoutait, demanda alors à don Quichotte :

Et par hasard, ils dorment les enchanteurs ?

—Non, assurément ! du moins, durant ces trois jours où j'ai été avec eux, personne n'a fermé l'œil, et moi non plus

—Là, dit Sancho, il tombe bien, le proverbe « Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es » [...] Je crois que ce Merlin ou que ces enchanteurs qui ont enchanté toute cette galère dont vous avez parlé, vous ont fourré dans l'imagimachin ou dans la mémoire tout cet embrouillamini que vous nous avez raconté, et tout ce que vous ne nous avez pas encore raconté.

—Tout serait bien possible, Sancho répond don Quichotte, mais ce n'est pas ainsi, car tout ce que j'ai raconté, je l'ai vu de mes propres yeux [...] Mais qu'est-ce que tu vas dire, toi, quand moi je te dis à présent que parmi l'infinité de choses et de merveilles que Montesinos m'a montrées, il m'a montré trois paysannes qui par ces prairies si amènes allaient sautant, cabriolant comme des chèvres ? A peine les avais-je vues que je reconnus la sans égale Dulcinée et ces deux autres compagnes qui l'accompagnaient et à qui nous avons parlé à la sortie du Toboso [...] » Moment inénarrable lorsqu'on sait qu'il est fait allusion ici à un épisode précédent où Sancho Panza avait joué le « jeu de la folie » de don Quichotte. Lorsque Sancho Panza entendit son maître parler ainsi dit le conte « *il crut perdre la raison ou mourir de rire, lui qui savait bien ce qu'il en était du faux enchantement de Dulcinée, lui qui l'avait enchantée [...]* »

Incroyable *la lanterne magique* sur les parois de cristal de cette grotte, où le monde d'hier de Merlin l'Enchanteur est passé dans le monde réel d'aujourd'hui ! Par le jeu de l'« enchantement », c'est toute la grotte de Montesinos qui est devenue un *Theatrum mundi* !

VI - LE THÉÂTRE DE MARIONNETTES DE MAÎTRE PIERRE ET LE SINGE DEVIN

Don Quichotte et Sancho Panza sont arrivés à une auberge dans la soirée pour y passer la nuit. Pour le lecteur amateur de drôleries (la première, drôlerie aimable), (la seconde, cuisante, pour autant elle mérite encore le nom de drôlerie), deux moments sont à retenir : le divertissement du « singe devin », ensuite « le massacre des marionnettes », épisode central. C'est très drôle.

Le récit du « singe devin » est l'un des plus cocasses. Don Quichotte entendant ce maître Pierre arrivé à l'auberge dont on parlait, demanda à l'aubergiste qui il était, ainsi que le singe qu'il avait avec lui.

C'est un célèbre montreur de marionnettes. Il y a longtemps qu'il parcourt cette Manche d'Aragon¹¹ pour montrer [le] retable de la délivrance de Mélisandre [...] Le singe a la capacité la plus rare qu'on ait vue chez les singes, parce que si on lui demande quelque chose, il saute aussitôt sur les épaules de son maître, vient à son oreille et lui dit la réponse... C'est deux réaux par question, si le singe donne la réponse, je veux dire, si le maître la donne après qu'il lui a parlé à l'oreille. Aussi, on pense que ce maître Pierre est très riche [...] (Après, apprend-on un plus loin de la bouche de maître Pierre, le singe ne répond pas sur l'avenir, [que] sur le passé, et un peu sur le présent).

Il fallait alors que Sancho posât sa question :

Puisqu'il sait le présent demanda-t-il, qu'il me dise, ce très singissime monsieur, ce que fait en ce moment ma femme Teresa Panza, à quoi elle passe son temps.

¹¹ JR/F Une région au nord-ouest de la Manche.

Le singe après étant monté sur l'épaule de son maître et fait quelque mimique, maître Pierre aussi vite qu'il put *se jeta à genoux devant don Quichotte et lui embrassa les jambes en disant :*

–J'embrasse ces jambes tout comme j'embrasserais les colonnes d'Hercule, ô insigne restaurateur de l'errante chevalerie déjà oubliée, ô jamais assez dûment loué chevalier don Quichotte de la Manche, courage des défaillants [...] bâton et consolation de tous les infortunés !

« Don Quichotte resta ébahi, Sancho ahuri, l'aubergiste estomaqué » [...] Moment « quichottesque » fascinant ! Qui se poursuit du reste tout de suite après avec la réponse que maître Pierre fait à question de Sancho sur Teresa :

–Et toi, ô Sancho Panza, le meilleur écuyer du meilleur chevalier du monde, ta bonne Teresa est une bonne épouse [...]

Puis, c'est la scène de représentation des marionnettes, deuxième moment grandiose... Peu importe ici le détail de l'histoire représentée¹² qui traite de « *la liberté que le seigneur don Gaiferos donna à son épouse Mélisandre, captive en Espagne, au pouvoir de Maures [...]*, sauf à cet instant crucial où la cavalerie maure poursuivant les deux amoureux catholiques (don Gaiferos et Mélisandre) ayant réussi à fuir la cité maure sont prêts à être rejoints : « *moi j'ai peur qu'ils les rattrapent, ils vont les ramener attachés à la queue de leur propre cheval, quel horrible spectacle ce serait* » dit le jeune commentateur des marionnettes associé à maître Pierre. [...] « Alors, don Quichotte crut devoir aider ceux qui fuyaient. Il se dressa et d'une voix forte dit :

– De toute ma vie, je n'accepterai pas qu'on fasse insulte à un chevalier aussi fameux, à un amoureux aussi entreprenant que don Gaiferos ! Arrêtez, canaille mal née ! Ne les poursuivez pas ! Ayez plutôt bataille avec moi ! Et, dégainant son épée, et avec une furie et une vitesse inouïe, il se mit à frapper sur la musulmanerie des marionnettes, renversant les uns, décapitant les autres, estropiant l'un, taillant en pièces l'autre. Au milieu de tous ces coups il donna un tel coup d'estoc, que si

¹² JR/F Romance extrait du cycle carolingien...

maître Pierre ne s'était pas baissé, fait tout petit et recroquevillé, il lui aurait tranché la tête plus facilement que si elle avait été de masse-pain. »

Moment céleste évidemment que ce massacre des marionnettes, ainsi que ce qu'on lit à la page suivante où don Quichotte dit :

« Réfléchissez ! si moi je ne m'étais pas trouvé ici présent, que serait-il advenu du bon Gaiferos, et de la belle Mélisandre ? Il est sûr qu'à cette heure-ci ces chiens les auraient rattrapés, et leur auraient fait quelque injure. Et donc, vive la chevalerie errante ! »

La folie destructrice de don Quichotte s'explique en raison du simulacre de la réalité que créent les marionnettes. Don Quichotte n'a pas un comportement différent d'une marionnette. Il est agi comme elle. Mais à la différence de la manipulation des ficelles par le marionnettiste, c'est « l'enchantement » qui tire les ficelles chez lui. C'est ce que l'on comprend, quand reconnaissant son erreur, il déclare à maître Pierre quelques lignes plus loin : *–Voilà, je suis maintenant convaincu, que ces enchanteurs qui me poursuivent ne font que mettre sous mes yeux les figurines telles qu'elles sont, pour ensuite me les changer et les transformer en ce qu'ils veulent. Réellement, il m'a semblé que tout ce qui s'est passé ici de passait au pied de la lettre [...] C'est pour cette raison que la colère s'est emparée de moi [...].* A la réflexion, l'épisode du massacre des marionnettes ressemble comme deux gouttes d'eau à l'épisode des « Moulins à vent », où les moulins sont vus comme des géants qui demandent à être détruits !

Carlos Fuentes a bien analysé l'épisode des marionnettes¹³, disant que lorsque don Quichotte se rend compte que les figurines ressemblent trop à ce que lui représente son imagination, elles deviennent dangereuses pour lui. La destruction des marionnettes seule permettant à don Quichotte de sauver son propre imaginaire.

Pour finir ! On se doutait bien que dans tout ce chapitre il y avait quelque chose du « tour de passe-passe » ! On le découvre au chapitre suivant lorsqu'on

¹³ Cf. Première Partie du *Don Quichotte* page 20 en note de bas de page.

apprend que maître Pierre n'était rien d'autre que Ginès de Passamonte, l'un des galériens que don Quichotte avait délivrés [...] « Ce Ginès, craignant d'être reconnu et poursuivi par le Saint-Office [s'était déguisé] et avait pris le métier de montreur de marionnettes et avait aussi acheté un singe à des chrétiens qui revenaient libérés de Barbarie, qu'il avait dressé à monter sur l'épaule ou faire semblant... Avant chaque spectacle, on apprend qu'il passait dans le village pour s'enquérir des particularités des personnes, il les retenait dans sa mémoire, pour les ressortir après, au moment du spectacle.

VII - LE QUICHOTISME DE LA DUCHESSE - HISTOIRE MOUVEMENTÉE.

Le « quichottisme » de la duchesse court sur près de dix chapitres sous des masques divers, qui sont ceux de personnages « enchantés », qui seront après « désenchantés ». Ce n'est plus le « théâtre d'ombres » auquel on avait assisté dans la grotte de Montesinos, ni non plus le « théâtre de marionnettes » de maître Pierre ; néanmoins tout est théâtre. Nous sommes dans un *theatrum mundi* ¹⁴ de verdure ici. On assiste à toute une série de scènes au sein d'épisodes tous plus renversants les uns que les autres qui se passent en plein air ou dans un château. En réalité dans tout ce théâtre, c'est la duchesse qui joue à la fois le rôle de metteur en scène (avec son époux le duc) et de première comédienne. Le « quichottisme » consistant à faire jouer à des personnes « en chair et en os » de sa connaissance, le rôle de personnages « enchantés » que don Quichotte après, en « véritable chevalier errant d'aujourd'hui » et non en chevalier errant d'autrefois enfermé dans sa propre imagination aura le devoir de « désenchanter »... (Autrement dit, l'enchantement est le truchement du « quichottisme »).

Voici deux scènes parmi d'autres : « *La belle chasseresse au bois* » (enchantement de don Quichotte) et « *Du désenchantement de la sans égale Dulcinée* »

¹⁴ On ne se rend pas suffisamment compte de nos jours peut-être, qu'au xvii^e siècle, surtout au moment du baroque, la création littéraire est avant tout création théâtrale (*theatrum mundi*) en Espagne, Angleterre, mais aussi en France. Ce sont les « Grands » qui jouent leur propre « comédie » dont ils sont aussi les comédiens Cf. *Le grand Cyrus* chez Mademoiselle de Scudéry.

du Toboso » (dont le prix est trois mille trois cents coups de fouet à donner à Sancho Panza)

1/ « *La belle chasseresse au bois* ».

« Don Quichotte parcourut du regard une verte prairie et vit que c'étaient des chasseurs de haute volerie¹⁵. Parmi les chasseurs, était une élégante dame sur un palefroi, ou bien une haquenée d'une blancheur éclatante, ornée de harnais verts avec une selle d'argent. La dame était elle aussi vêtue de vert¹⁶. Sur sa main gauche elle tenait un autour, signe auquel don Quichotte reconnut qu'il s'agissait d'une grande dame, et que tous ces chasseurs devaient la servir [...] ». Ce faisant, don Quichotte, fidèle à son rang de chevalier errant enverra son fidèle écuyer Sancho Panza en ambassade auprès de la gentille dame « pour l'autoriser à lui baiser les mains de sa grande beauté » et à la servir dans tout ce qu'elle lui ordonnera. Sancho partit à vive allure (dit le texte). « Arrivé auprès de la belle chasseresse, il mit pied à terre, s'agenouilla devant elle et dit :

—Belle dame, ce chevalier que vous voyez là-bas, qu'on appelle le chevalier aux Lions, c'est mon maître, et moi je suis son écuyer, qu'on appelle, chez lui, Sancho Panza. Ledit chevalier aux Lions, qui s'appelait il n'y a pas longtemps celui à la Triste Figure, fait demander par moi à Votre Grandeur de bien vouloir l'autoriser par votre accord, bon vouloir et consentement [...] à servir vos sommets de hautainerie qui vole haut et de beauté [...]

—Vraiment, bon écuyer répond la dame, tu as accompli l'ambassade avec tous les ornements que ce genre d'ambassades demande. Relève-toi du sol, car il n'est pas juste que l'écuyer d'un chevalier aussi grand que l'est celui à la Triste Figure, que nous connaissons déjà par ici, soit agenouillé. Lève-toi, mon ami, et va dire à ton maître qu'il sera le bienvenu dans notre maison de campagne, où le duc mon mari et moi-même serons à son service. »

¹⁵ JR/F Chasse avec des oiseaux de proie dressés. Un passe-temps de la haute aristocratie. (L'oiseau de proie tenu sur la main gauche de la chasseresse désigné comme étant un « autour » terme du XIV^{ème} siècle, en fait un « épervier »).

¹⁶ JR/F C'était la couleur des seigneurs à la chasse.

Il fallait citer tout ce début où se découvrent l'art consommé des récits de chevalerie et la rhétorique courtoise dans la narration, pour apprécier à sa juste valeur le « quichottisme »... Après tout, le « quichottisme » est tout entier dans l'apparat du discours, le même discours en réalité que celui dont usait habituellement don Quichotte (le style baroque, ampoulé, se prêtant parfaitement au jeu).

Quelques lignes après, le « quichottisme » de la duchesse se poursuivra de la même manière que ce que nous avons appris au début, lorsque le bachelier Samson Carrasco, introduisant le « quichottisme », avait dit à don Quichotte que *son histoire était imprimée dans les livres* ; ici, c'est la duchesse qui parle :

–Dis-moi, très cher écuyer, ton maître ne serait-il pas celui dont l'histoire circule, imprimée sous le titre de L'Ingénieux Hidalgo don Quichotte de la Manche ? [...]

Le « quichottisme » se continue dans le même chapitre lorsque la duchesse et le duc connaissant déjà la première partie de cette histoire se prévaudront d'avoir compris que « *son esprit était dérangé* ». « *Ils l'attendaient donc, tout joyeux, désireux de le connaître et décidés à se plier à son humeur et à lui concéder tout ce qu'il dirait comme un chevalier errant, avec toutes les cérémonies de règle dans les livres de chevalerie qu'ils avaient lus, et dont ils étaient même passionnés.* »

Des trésors de « quichottisme » seront déployés plus loin... Dès le chapitre suivant, on apprend qu'« avant d'arriver à la maison de campagne ou au château [où don Quichotte a été invité], *le duc avait pris les devants* en prévenant tous ses serviteurs de la façon dont ils devaient traiter don Quichotte, ainsi [lorsqu'il arriva avec la duchesse aux portes du château] deux palefreniers sortirent aussitôt, vêtus de pied en cap de robes de chambre¹⁷ d'un très fin satin cramoisi, et dirent à don Quichotte à la dérobée :

–Votre Grandeur, allez faire descendre de cheval madame la duchesse.

¹⁷ JR/F Vêtement porté dans l'intimité mais également caractéristique des « lettrés ».

Lorsqu'il entra, deux belles jeunes filles s'avancèrent et placèrent sur les épaules de don Quichotte un grand et splendide manteau d'écarlate. [Et] en un instant toutes les galeries de la cour se couronnèrent de serviteurs et de servantes qui se mirent à crier :

–Bienvenue à la fleur et crème des chevaliers errants !

Et tous ou la plupart versaient des flacons d'eaux de senteur sur don Quichotte et sur le couple ducal. Tout cela étonnait don Quichotte, *et ce jour-là fut le premier où il connut et crut pleinement qu'il était un véritable chevalier errant et non un imaginaire, en se voyant traiter de la façon dont il avait lu qu'on traitait ce genre de chevaliers dans les siècles passés.* »

A un moment on lit :

« Don Quichotte passa son baudrier avec son épée, mit le manteau d'écarlate sur ses épaules ainsi qu'une toque de satin vert que les demoiselles lui avaient donné, et c'est dans cette tenue qu'il parut dans la grand-salle où il trouva les demoiselles disposées de chaque côté en deux ailes égales, toutes avec ce qu'il fallait pour lui offrir le lave-mains, comme elles le firent avec bien des révérences et des cérémonies. Puis douze pages arrivèrent avec le majordome pour le conduire au repas, car les seigneurs l'attendaient déjà [...] »

Cela rappelle la grande salle d'apparat de l'une des pièces de la grotte de Montesinos, mais il y a dans beaucoup de chapitres ici, outre les propos de cour, les réparties bouffonnes de Sancho Panza très appréciées par ailleurs par la duchesse qui veut toujours l'écuyer à ses côtés. L'une des dernières « sorties » de Sancho à propos de son âne ayant provoqué un différend avec l'une des duègnes de la cour, Doña Rodriguez (qui l'a traité de « nouveau bouffon de cour et crétin de jour »), il se verra vivement réprimandé par don Quichotte, mais « protégé » par la duchesse, qui dira :

–Sur la vie du duc, Sancho ne doit pas s'éloigner d'un pouce de moi. Je l'aime beaucoup, car je sais qu'il est très perspicace.

2/ Du désenchantement de la sans égale Dulcinée du Toboso

On a quitté le château, pour retourner au bois, assister à une nouvelle partie de chasse. Ce qui est intéressant dans ce tableau (qui pourrait être celui d'un opéra bouffe car il y a beaucoup d'amusement et de musique), c'est le « jeu » de la duchesse annoncé dès les premières lignes explicitement. « Le duc et la duchesse renforcés dans leur idée de *leur* jouer des comédies (à don Quichotte et Sancho Panza) qui aient l'allure et l'apparence d'aventures, s'inspirèrent de celle de la grotte de Montesinos que leur avait contée don Quichotte, pour lui en jouer une qui fût mémorable. » Le « quichottisme » est pervers comme on voit ! (Comme précédemment les serviteurs ont été prévenus de ce qu'ils avaient à faire pour donner à nos deux « amis » l'illusion de la vérité et réalité des choses).

La partie de chasse au gros gibier (c'est une chasse au sanglier) n'est là, il faut bien dire, que pour fixer le décor¹⁸. Mais Sancho Panza amuse dès le début. « Sancho, lorsqu'il vit [la] puissante bête, abandonna son roussin et se mit à courir aussi vite qu'il put essayant de grimper sur un grand chêne vert, [mais jouant de malchance] resta sur une branche qui cassa puis en tombant resta en l'air accroché à une protubérance de l'arbre sans pouvoir atteindre le sol, et craignant que le féroce animal pût l'atteindre s'il arrivait là, se mit à pousser de tels cris et appels au secours que ceux qui l'entendaient sans le voir le croyaient dans la gueule d'une bête sauvage. »

Puis, commence la véritable histoire au son d'une effroyable musique, avec « d'innombrables cornets », « instruments guerriers » aveuglants, assourdissants et « innombrables *lilili* à la façon des Maures lorsqu'ils engagent le combat, trompettes, clairons, tambours, fifres » ... « Le duc resta interdit, la duchesse stupéfaite, don Quichotte étonné, Sancho Panza tremblant, et même ceux qui en savaient l'origine furent effrayés ».

¹⁸ Mais cette partie de chasse nous renseigne sur les mœurs cynégétiques de l'aristocratie espagnole à cette époque, qui (selon le duc) dans le récit, voit la chasse comme « une image de la guerre, impliquant des stratagèmes, des ruses, des pièges pour vaincre sans pertes l'ennemi. »

Il y a beaucoup de drôlerie et d'extravagance dans tout l'épisode. Ainsi, lorsqu'arrive un « postillon en costume de diable qui passe en jouant d'une corne creuse d'une taille prodigieuse » bien dans le style de la comédie que le duc et la duchesse se préparent à faire jouer à don Quichotte et à Sancho.

–*Holà, courrier, mon ami, qui es-tu, où vas-tu, et quels sont ces gens de guerre qui semblent traverser ce bois ?* dit le duc.

–*Je suis le diable* répondit le courrier, *je suis en train de chercher don Quichotte de la Manche, les gens qui arrivent, ce sont six troupes d'enchanteurs qui emmènent sur un char de triomphe la sans égale Dulcinée du Toboso, enchantée à côté du gaillard français Montesinos, pour avertir don Quichotte de la façon dont cette dame doit être désenchantée [...].*

« La nuit se referma, et de nombreuses lumières se mirent à parcourir le bois [...] » dit le conte, si bien qu'après, nous débouchons comme dans une espèce de nuit d'*Halloween*. On ne peut résumer évidemment toute la diablerie et féerie du passage, mais voici des extraits :

« [...] au loin se répétaient les *lilili* agarènes.¹⁹ Les cornets, les trompes, les cornets à bouquin, les trompettes, les tambours, l'artillerie, et surtout l'effrayant bruit des chars formaient un son confus, horrible [...] un des chars était tiré par quatre bœufs indolents couverts de parements noirs, avec attachée à chaque corne une grande bougie de cire allumée. Au sommet du char s'élevait un haut siège, sur lequel se tenait un vénérable vieillard à la barbe plus blanche que la neige, si longue qu'elle dépassait la ceinture. Il était conduit par deux hideux démons [...] Se levant de son haut siège, le vénérable vieillard, debout, dit dans un grand cri :

–*Je suis le sage Lirgandée !*

Sur un autre char : –*Je suis le sage Alquifè, le grand ami d'Urgande l'inconnue !*

¹⁹ JR/F *Agarènes* ; des musulmans (descendants d'Agar, esclave d'Abraham et mère d'Ismaël).

Sur un troisième char : *–Je suis Arcalaus l’enchanteur, ennemi mortel d’Amadis de Gaule et de toute sa parenté !* (Cet Arcalaus étant non plus un vieillard comme les deux autres, mais un robuste gaillard laid de visage). »

Mais les vrais sortilèges sont après : « Au rythme d’une agréable musique, Sancho, la duchesse, don Quichotte, virent venir vers eux un de ces chars dits triomphaux que tiraient six mules grises toutes couvertes de lin blanc, montées chacune par un pénitent porte-torche vêtu lui aussi de blanc, qui tenait un grand cierge allumé. Le char était deux fois, voire trois fois plus grand que les précédents [...] Sur un trône rehaussé était assise une nymphe vêtue de mille voiles d’un tissu argenté, brillant d’une laminerie d’innombrables feuilles d’or. Son visage était couvert d’un voile de cendal transparent et fin. Au lieu de cacher, le tissu laissait transparaître un ravissant visage de jeune fille. Les nombreuses lumières permettaient d’en distinguer la beauté et l’âge. A ses côtés se trouvait un personnage couvert d’un de ces somptueux manteaux dits à la traîne. Un voile noir cachait sa tête. Mais au moment où le char arriva devant le duc, la duchesse et don Quichotte, la musique cessa : le personnage au manteau se dressa, il en écarta les deux pans, et ôtant le voile de son visage, il montra à découvert qu’il était le personnage même de la mort décharnée et hideuse. Don Quichotte en fut assombri, Sancho apeuré, le duc et la duchesse donnèrent quelque signe de crainte. Debout, haut dressée, cette mort vivante se mit à parler :

*–Je suis Merlin, c’est moi dont les histoires/ Disent que j’ai eu pour père le diable/
(Mensonge auquel le temps prêta crédit) ; / Prince de l’art magique souverain,/ Je lutte avec
le temps, avec les siècles/ Qui voudraient ensevelir les exploits/ De tous ces chevaliers errants
[...] Dans les lugubres cavernes de Dis²⁰/ Parvint la voix affligée de la belle,/ La sans
pareille Dulcinée du Toboso./ Je sus l’enchantement, son infortune,/ Et sa transformation
de noble dame/ En villageoise épaisse. J’eus pitié, / Et enfermant mon esprit dans le creux/
De cet atroce et effrayant squelette, / Ayant fouillé plus de cent mille livres, / Je viens
donner le remède qu’il faut/ A douleur si grande, à si grand malheur,*

²⁰ JR/F Pluton

*Ô toi, gloire et honneur [...] A toi, dis-je, héros à tout jamais/ Et tout ensemble sage
don Quichotte, / Soleil de la Manche, astre de l'Espagne !*

*« Si veut recouvrer son état premier/ La sans pair Dulcinée du Toboso, / Conviendra
que Sancho ton écuyer, / Trois mille coups de fouet donne, et trois cents/ De plus, sur ses
deux redoutables fesses/ Offertes à l'air, qu'il en sente bien/ La cuisson, amère fâcherie. »*

On imagine la suite ! Sancho craintif, récalcitrant, don Quichotte l'ayant prévenu qu'il l'attachera nu à un arbre, mais le fin du fin est dans la diatribe de la jeune et belle Dulcinée contre Sancho ensuite, et dans le plaidoyer de Sancho pour se défendre :

Diatribes de la nymphe Dulcinée :

—Ô écuyer mal aventuré ! âme de cruche ! cœur de pierre qui a des cailloux et des galets en lieu et place des entrailles ! Si on t'ordonnait, voleur écorche-figure, de te jeter d'une haute tour, si on te demandait, ennemi du genre humain, de manger une douzaine de crapauds, deux de lézards et trois de couleuvres, si on te persuadait de tuer ta femme et tes enfants avec un cruel et tranchant cimeterre, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que tu te montres timide et fuyard. Mais faire cas de trois mille trois cents coups de fouet alors que n'importe quel enfant de l'orphelinat, les récolte chaque mois, ça surprend, ça stupéfie, ça épouvante les entrailles compatissantes [...] Plonge, ô déplorable animal insensible, plonge, dis-je, tes yeux dans les prunelles des miens qu'on compare à d'éclatantes étoiles, et tu les verras pleurer d'un seul ruisseau, d'un seul fleuve [...] Monstre matois et malveillant, sois ému par mon âge si fleuri ! [qui] se flétrit sous l'écorce d'une épaisse paysanne, et si je ne lui ressemble pas en ce moment, c'est une faveur que monsieur Merlin ici présent m'a faite, dans le seul but que ma beauté t'attendrisse, car les larmes d'une beauté affligée changent les rochers en cotons et les tigres en agneaux. Frappe-toi, frappe-toi sur cette grosse barbaque, bestiau insoumis ! [...] et si tu refuses de t'attendrir pour moi, fais-le pour ce pauvre chevalier que voici près de toi, pour ton maître [...]

Plaidoyer du malheureux Sancho :

[...] Mais ce que je voudrais savoir, moi, c'est où ma dame doña Dulcinée du Toboso a appris cette manière qu'elle a de demander quelque chose, elle vient me demander de m'ouvrir les chairs à coups de fouet, et elle m'appelle âme de cruche, bestiau insoumis, avec une file de mauvaises paroles que le diable seul pourrait supporter ! Par hasard, est-ce que mes chairs sont de bronze ? est-ce que ça me fait quelque chose qu'elle se désenchante ou pas ? quelle corbeille de linge blanc, de chemises, de bonnets et de chaussons, même si je n'en mets pas, a-t-elle devant elle pour m'adoucir, alors qu'on connaît ce proverbe qu'on dit dans le coin, qu'un âne chargé d'or grimpe vite la montagne, parce que les cadeaux brisent les rochers, aide-toi et le Ciel t'aidera, et un tiens vaut mieux que deux tu l'auras ! [...] »

Il fallait montrer cette drôlerie des attaques et des réponses, qui vaut toutes les farces du monde !

Sancho après, n'aura de cesse à tergiverser, cherchant par tous les moyens à adoucir le châtiment prévu pour ses deux grosses fesses, sans s'épargner une dernière facétie : il acceptera sa pénitence, mais aux « conditions stipulées » par lui (se donner les trois mille trois cents coups de fouet où et quand il voudra, et pas d'obligation d'utiliser la discipline, certains coups plutôt chasse-mouche devant être pris en compte).

Finalement, cette effrayante *nuit* se terminera dans le contentement de tous, la musique se remettant à jouer... « La duchesse et le duc et tous les spectateurs manifestèrent la grande satisfaction qu'ils avaient ressentie, et le char [de Merlin] se remit en route. Au passage [dit le conte], la belle Dulcinée inclina la tête devant le duc et la duchesse, et fit une grande révérence à Sancho. »

VIII - SANCHO PANZA GOUVERNEUR DE L'ÎLE DE LA BARADERIE OÙ SE CONTINUE LE « QUICHOTISME » DU DUC ET DE LA DUCHESSE

Les tréteaux du *theatrum mundi* (de verdure) se sont déplacés du jardin du duc et de la duchesse où se « jouaient » les représentations qu'on a vues, vers l'île rêvée souhaitée si longtemps par Sancho Panza. Sancho sera seul maître à bord à présent en tant que *one man show* « jouant » le rôle de gouverneur de l'île, et le thème de ce nouveau et long épisode en sera, on peut bien s'en douter, *la justice...* Mais plutôt que d'« épisode », faudrait-il parler d'une « *pièce dans la pièce* » du *Quichotte*, qui pourrait avoir pour titre « *Sanchopanzarote* », l'acteur Sancho ²¹ détrônant ici don Quichotte ! Il n'y a pas comme les proverbes et les nombreux et drolatiques dialogues de Sancho avec ses administrés (les insulaires) qui donnent une idée théâtrale de la nouvelle pièce. On ne peut ici que mal résumer, il faudrait faire la scénographie (donner le travail à faire à un homme de théâtre ce dont je ne suis pas). Choisissons malgré tout dans le tissu du texte ²² : l'idée de l'épisode, idée « quichottesque » par excellence, c'est le duc qui la donne au début : « *Ayant indiqué à leurs serviteurs et à leurs vassaux leur plan et la marche à suivre avec Sancho dans le gouvernement de l'isle, le duc dit à Sancho de se préparer* », quichottisme qui se confirmera par l'observation de notre perspicace futur gouverneur Sancho reconnaissant dans les traits du majordome le visage de la Dolorida ; les longs et judicieux conseils de don Quichotte donnés à son protégé Sancho avant son départ pour l'île (conseils moraux tirés de Caton*, puis religieux empruntés à la Bible, et conseils pratiques – ces derniers étant les plus marrants : « *être propre et se couper les ongles ; ne manger ni ail ni oignon pour qu'on ne flaire pas la rotture ; ne pas éructer* » ; – le moment folklorique du départ : « *Sancho partit accompagné de beaucoup de monde, vêtu en juriste sous son très ample manteau en camelot ondulé de couleur fauve, avec un bonnet de même étoffe. Il montait à la genette²³ un mulet, et derrière lui suivait,*

²¹Au sein de ce « *Sanchopanzarote* », l'acteur Sancho aurait pour caractéristiques d'être à la fois naïf et malicieux, et serait censé représenter le type de l'homme espagnol s'exprimant souvent par proverbes.

²² Mais pour que ce soit plus intéressant, il faudrait que ce soit « joué » sur scène.

²³ JR/ F *monté à la genette* : avec des étriers courts, de sorte que l'éperon touche le flanc du cheval.

conformément aux ordres du duc, le roussin avec de flamboyants harnachements et des ornements âniers en soie. De temps à autre, Sancho tournait la tête pour regarder son âne, dont la compagnie le rendait si joyeux, qu'il n'aurait pas changé sa place pour celle de l'empereur d'Allemagne [...]; – puis l'arrivée de Sancho avec toute sa suite dans la bourgade de l'île (l'art de Cervantès est ici toujours celui d'un grand narrateur) : « le conseil municipal sortit pour l'accueillir, on fit sonner les cloches, et tous les habitants manifestaient une liesse générale, puis, avec des cérémonies comiques, on lui donna les clefs de la ville et on l'admit comme gouverneur perpétuel de l'île Baraderie [...] ». L'instruction de trois petits procès²⁴ parmi d'autres après (il s'agit de « justice de paix ») sont drolatiques, mais plutôt que de résumer point par point ces procès, on lira surtout le verdict à la fin. Pour le premier procès, les plaideurs sont renvoyés dos à dos : « il n'y a pas à faire de longs ajournements, mais à rendre tout de suite un jugement de juge de paix, qu'on aille donner les bonnets aux détenus en prison, et pas un mot de plus » dit le gouverneur Sancho. Pour le second procès, la perspicacité de Sancho jouant ici à merveille l'un des deux vieillards (le débiteur) sera tenu d'ouvrir son bâton (le roseau) pour montrer ce qui y était vraisemblablement caché, on trouva là les dix écus d'or prêtés que le débiteur fut bien obligé de rendre. « Tout le monde resta ébahi, et on fit du gouverneur un nouveau Salomon » dit le récit ». Quant au dernier procès, opposant la plaignante morisque à un homme éleveur de porcs, qui l'avait « attrapée au milieu des champs » et soi-disant « forcée », puis qui s'était montrée d'une rapacité et pugnacité sans pareille pour prix de ses services, le gouverneur Sancho lui dit : « Toi, la respectable, la vénérable, montre cette bourse (la bourse d'argent qui lui avait été remise par l'homme sur instruction du gouverneur Sancho dans un premier temps pour dédommagement, et que le gouverneur alors redonna à l'homme) ajoutant : –Ma chère amie, cette énergie, ce courage que tu viens de montrer pour défendre cette bourse, si tu en avais montré la moitié pour défendre ton corps, les forces d'Hercule ne t'auraient pas forcée, va avec

²⁴ Premier procès entre un tailleur réclamant le prix des bonnets qu'il a confectionnés pour un paysan qui ne veut pas le payer. Deuxième procès opposant deux vieillards pour une question de prêt d'argent n'ayant pas été remboursé. Troisième procès entre une femme (morisque) et un éleveur de porcs, la plaignante prétendant qu'elle avait été « forcée » et mal payée par celui-ci.

Dieu, et va au diable [...] » ; quant à l'éleveur de porcs, il dira : « Brave homme, rentre avec l'aide de Dieu dans ton village avec ton argent, et dorénavant, si tu ne veux pas le perdre, fais en sorte qu'il ne te vienne pas l'idée de coucher avec quelqu'un. » Comme on le voit, la question argent était au centre des litiges, et la perversité de l'un des plaideurs évidente, au moins dans deux des procès. On peut comprendre le texte comme une satire des mœurs de la société espagnole au moment où Cervantès écrit ! Mais le plus fort de l'histoire vient après : le duc et la duchesse (se donnant là un grand moment festif avec leurs serviteurs) ont imaginé *l'invasion de l'île* (orchestrée de façon purement « quichottesque » bien sûr). Il faut lire ici ! tant c'est mouvementé, forcené, hilarant, même poignant, car à un certain moment, les assaillants piétinent le corps du pauvre gouverneur Sancho qui était prêt à rendre l'âme ; il démissionnera après de sa charge de gouverneur (ce qu'on attendait vraisemblablement de lui). Sur le chemin du retour chez le duc, il rencontrera Ricote le morisque après, un voisin de son village qu'il connaissait, qui avait dû s'exiler (en Allemagne) après le décret d'expulsion contre les morisques²⁵, qui revenait sous l'aspect d'un pèlerin clandestinement en Espagne pour récupérer un gros trésor caché. Pour finir, au cours d'un long intermède, Sancho chutera avec son âne dans un profond ravin dont il ne réussira à sortir qu'*in extrémis*, miraculeusement, grâce au braiement du roussin qui alerta don Quichotte qui se promenait par là.

IX - DON QUICHOTTE DÉFAIT EN COMBAT SINGULIER CONTRE LE CHEVALIER DE LA BLANCHE-LUNE

Le titre du chapitre LXIV parle de « l'aventure qui donna le plus de chagrin à don Quichotte ». Ce qu'il faut éclairer.

²⁵ Comme on le voit ici, la fiction du « *Quichotte* » s'inspire de loin en loin, de faits historiques exacts.

« Un matin, que don Quichotte était allé se promener sur la plage avec toutes ses armes alors qu'il était arrivé à Barcelone pour participer à des tournois de chevalerie dans la ville, il vit venir vers lui un chevalier armé des pieds à la tête, avec sur son écu la peinture d'une lune resplendissante, [qui] s'adressa à lui :

Insigne chevalier don Quichotte de la Manche qu'on ne louera jamais autant qu'il le faudrait, je suis le chevalier de la Blanche-Lune [...]. Je viens lutter avec toi, dans le but de te faire connaître et confesser que ma dame, qui qu'elle soit, est sans comparaison plus belle que ta Dulcinée du Toboso [...] Si tu combats et que je te vainque, [poursuit-i], tu devras laisser les armes, et te retirer pour la durée d'un an dans ton village, sans mettre la main à l'épée [...] ». C'est le défi ! Insupportable défi pour qui connaît don Quichotte ! Malencontreusement, don Quichotte est défait : tombé à terre, « brisé, abasourdi, d'une voix affaiblie et malade » il dit au vainqueur :

Dulcinée du Toboso est la femme la plus belle du monde [...] il ne serait pas juste que ma faiblesse spolie cette vérité, enfonce [ta] lance, chevalier, et ôte-moi la vie, puisque tu m'as ôté l'honneur » (Ce que le chevalier de la Blanche-Lune, ne fera pas)...

L'instant d'après don Quichotte acceptera les exigences du vainqueur, « *du moment dira-il qu'on ne lui demandait rien qui fût au préjudice de Dulcinée* »...

Ce n'est pas la première fois que don Quichotte est vaincu et à terre, mais cette fois ayant perdu l'honneur, il est défait en tant que chevalier. Cette « défaite » aura des conséquences incalculables peut bien imaginer le lecteur et, de fait, les « prouesses » auxquelles nous a habitué notre chevalier errant seront comme frappées d'interdit jusqu'à la fin du *Quichotte*... Don Quichotte tombe malade tout de suite : « il resta six jours au lit, mari, triste, pensif, morose, passant et repassant le malheureux événement de sa défaite », et n'aura de cesse de penser à sa défaite par la suite. Ainsi, quittant Barcelone en même temps que la maison de son hôte don Antonio, don Quichotte « alla revoir l'endroit où il était tombé » :

–*Ici fut Troie !* dit-il *Ici mon malheur, mais non ma lâcheté, emporta les gloires acquises ! [...] Ici mes exploits s’obscurcissent ! Ici, en somme, ma bonne chance s’effondra pour ne jamais plus se relever.* (Autrement dit la maladie de la mélancolie commence à le gagner...)

Plus tard, sur le chemin du retour méditant à l’ombre d’un arbre, ainsi que découvre le récit, « les pensées harcelaient don Quichotte, [elles] accouraient sur lui comme les mouches sur le miel, et elles le piquaient. Les unes se tournaient vers le désenchantement de Dulcinée, les autres vers la vie qu’il devait mener dans sa retraite forcée. »

Heureusement, pour son propre plaisir et celui de son écuyer (comme pour le nôtre), des aventures inédites les attendent...

X - DON QUICHOTTE DÉCIDE DE SE FAIRE BERGER

Sans doute, le « *quixotic principle* » qui guidait don Quichotte, est-il « grippé » suite à sa défaite, mais notre chevalier errant n’a pas perdu pour autant le goût du rêve, à preuve l’épisode que nous n’attendions pas d’un « *don Quichotte se faisant berger* ». Marchant dans un pré, nos deux amis s’imaginent alors vivre heureux « la pastorale Arcadie », mais sans oublier le côté pratique ! Don Quichotte dit : « *J’aimerais, ô Sancho, que nous nous transformions en bergers à peu près tout le temps où je dois vivre retiré. J’achèterai quelques brebis et aussi tout ce qui est nécessaire à l’exercice pastoral. Sous le nom, moi, du berger Quichottin, toi, du berger Pancinet, nous irons par les monts, par les bois et par les prés, poussant ici des chansons, là des lamentations funèbres, buvant les liquides cristaux des sources, ou des clairs ruisseaux, ou des fleuves puissants. Les chênes-verts nous offriront d’une main abondante leur fruit très doux, les troncs très durs des chênes-lièges un siège, les peupliers leur ombre, les roses leur parfum, les vastes prés leurs tapis chatoyant de mille couleurs, l’air transparent et pur son souffle, la lune et les étoiles leur lumière malgré l’obscurité de la nuit, le chant le plaisir, la déploration la joie, Apollon les vers, l’amour les concetti* ²⁶ *qui pourront nous rendre éternels et fameux non*

²⁶ Pour le Tasse, les concetti (les pensées) sont des images des choses formées dans notre esprit.

seulement dans les siècles présents mais aussi dans les siècles futurs.» Rappel de l'Âge d'or dans les premières lignes, et *concetti* à la fin, c'est tout un art de vivre et d'aimer que don Quichotte ressuscite là, avec en plus l'invention d'un jeu sur les noms, don Quichotte devenant le berger Quichottin, Sancho Panza le berger Pancinet. (On entre là dans le comique, Cervantès n'est évidemment pas le Tasse ni Ronsard !). Dans le paragraphe qui suit le jeu sur les noms de ces nouveaux bergers se poursuit : le bachelier Samson Carrasco sera le berger Sansonin, le barbier Nicolas sera Nicolet, et jusqu'au curé qui s'appellera le berger Curavinet. Il y aura aussi des bergères dans cette bergerie idyllique comme on se doute : la femme de Sancho qui s'appelle Teresa, deviendra par exemple Teresonne, nom qui va bien avec sa grosseur (ajoute le mari) ; et il y aura aussi la musique : « *Quelle vie nous allons avoir, Sancho, mon ami !* dit don Quichotte. *Que de flageolets vont jouer à notre ouïe, que de vielles à roue, que de tambourins, que de clochettes, que de rebecs !*²⁷

Pour parfaire le cadre de cette bergerie rêvée par nos deux amis, ajoutons que Sancho n'oublie pas de rêver, mais à la façon du paysan avisé qu'il n'a jamais cessé d'être : « *Oh ! les belles cuillères que je vais polir quand je serai berger ! Oh ! les pains perdus, les crèmes, les guirlandes, les babioles pastorales [...] Sanchica, ma fille, nous apportera le manger à l'étable [...]* »

L'épisode des bergers est l'une des dernières sinon la dernière diversion heureuse dans le *Quichotte*, car on imagine mal que « se faire berger » pour le seigneur don Quichotte héros de tous les temps, puisse lui apporter un supplément de gloire par la suite. Il est très facile au contraire d'imaginer que pour don Quichotte, c'est comme si le commencement de la fin avait déjà sonné...

XI - SUR LE CHEMIN DU RETOUR LA MÉSAVENTURE DE NOS DEUX AMIS OU LE DERNIER CANULAR MONTÉ PAR LE DUC ET LA DUCHESSE AVEC LA COMPLICITÉ D'ALTISIDORA.

²⁷ Tous instruments de musique traditionnels à la Renaissance.

Sur le chemin du retour, il fallait que nos deux amis essuient à nouveau une mésaventure. Soudain en effet, des cavaliers arrivaient suivis de fantassins, ils entourèrent don Quichotte et Sancho, leur imposant silence, les menaçant de mort et les abreuvant d'injures : *–Avancez, troglodytes ! –Silence, barbares ! –Interdit de vous plaindre, Scythes !* ces hommes conduisant les prisonniers dans la cour d'un château que don Quichotte reconnut de suite : c'était celui du duc où il avait séjourné.

Le lecteur a déjà compris qu'il ne pouvait s'agir que d'une nouvelle machination orchestrée par le duc et la duchesse pour s'amuser aux dépens du seigneur don Quichotte et du brave valet Sancho (qui sera le dindon de la farce).

L'épisode du « catafalque » (appelons-le ainsi), est aussi « gothique », fantasque, loufoque, que celui du désenchantement de Dulcinée ou du théâtre d'ombres magique de la grotte de Montesinos. Pas plus que pour ces épisodes « gothiques » bourrés de détails légendaires ou historiques on ne peut tout raconter, « le diable est dans les détails ! »... Mais que de singularités, d'extravagance, de déguisements et de drôlerie, au gré du déroulement des choses ! Tout se passe encore ici comme sur les tréteaux d'un théâtre aux portes de l'enfer. Amusons-nous à voir les choses comme le jeu d'une pièce en deux actes :

ACTE I - LA BELLE ALTISIDORA ALLONGÉE SUR UN CATAFALQUE PUIS RESSUSCITÉE

Décor et personnages

Le catafalque. « Nuit assez noire, on y voyait comme en plein jour. Au milieu de la cour, se dressait un catafalque entièrement recouvert d'un immense dais de velours noir. A chaque marche, sur plus de cent chandeliers d'argent, brûlaient des bougies de cire blanche. Tout en haut se voyait le cadavre d'une belle jeune fille, d'une beauté à rendre belle même la mort. Sa tête, couronnée d'une guirlande tissée de fleurs diverses et odorantes, reposait sur un coussin de brocart. Ses mains croisées sur sa poitrine tenaient un rameau d'une palme dorée et victorieuse. »

Sur une estrade, deux personnages de rois-juges siégeant, avec « couronnes sur leurs têtes » et « sceptres dans leurs mains ». Un petit escalier monte à l'estrade. On y amène d'abord les prisonniers don Quichotte et Sancho qu'on assoit sur deux sièges ; puis, « deux personnages de haut rang montent accompagnés d'une nombreuse suite, et s'assoient sur des sièges luxueux à côté des rois ». (« Don Quichotte a reconnu aussitôt le duc et la duchesse puis le cadavre sur le catafalque comme étant la belle Altisidora. »)

Mouvements divers

Un officiant apparaît, costumant Sancho en hérétique, lui passant « robe de boucassin noir toute peinte de flammes » et lui mettant sur la tête « une mitre de papier couverte de diables peints ». Va-t-on assister à un autodafé du temps où sévissait l'Inquisition qui condamnait au feu les hérétiques ? Evidemment non ! Il ne s'agit que d'une caricature (de même que l'autodafé des livres dans la bibliothèque de don Quichotte vu au tome premier). Sancho ôtant sa mitre y voyant des diables peints, puis se la remettant et voyant que les flammes ne le brûlaient pas (bouffonnant n'oublions pas que nous sommes au théâtre !), se dit : « *Encore heureux qu'elles, elles ne brûlent pas, et qu'eux, ils ne m'emportent pas* ».

Après, « un beau jeune homme vêtu à la romaine près du coussin du présumé cadavre apparaît, [et] au son de sa harpe, d'une voix très douce et très claire, chante [ces vers] :

Durant ce temps qu'Altisidora inanimée

Est morte, victime du cruel don Quichotte

[...] »

Ensuite tout s'anime... (Va-t-on assister à une pièce, du genre *Mystère de la Mort*,²⁸ comme c'était la mode à l'époque ?) Les rois-juges, Minos et Rhadamanthe, prennent la parole puis condamnent :

²⁸ On se rappelle la pièce jouée par les comédiens Voir *Supra*

–*Assez ! divin chanteur [dit Minos au jeune homme musicien], la sans égale Altisidora n'est pas morte comme le croit le monde ignorant, mais vit par les langues de la renommée, et par le châtiment que doit subir Sancho Panza ici présent pour la rendre à la lumière qu'elle a perdue. Ainsi, ô toi Rhadamanthe qui juges à mes cotés dans les lugubres cavernes de Dis*²⁹, *toit qui sais tout, explique [...]* Rhadamanthe dit alors :

–*Scellez sur le visage de Sancho vingt-quatre chiquenaudes, avec douze pinçons et six coups d'épingles sur bras et reins [...]*

–*Nom de nom ! se révolte Sancho. Corbleu ! Me laisser mettre la main à la figure, qu'est-ce que ça a à voir avec la résurrection de cette demoiselle ? Ces blagues...Moi je suis un vieux singe, on ne m'apprend pas à faire la grimace ! [...]*

Mais dans toute comédie, il y a un moment royal. C'est le moment d'après ! Paraissent dans la cour « six duègnes en procession l'une derrière l'autre, quatre avec des lunettes, et toutes la main droite levée, les poignets sortis des manches de quatre doigts, pour rendre la main plus longue. Dès qu'il les vit, Sancho brama comme un taureau :

–*D'accord, je pourrai supporter les mains de n'importe qui, mais accepter que des duègnes me touchent, ça non !* (Néanmoins, il fallut au malheureux Sancho tout accepter)... « Toutes les duègnes le chiquenaudèrent, puis d'autres de maison le pincèrent. Mais ce que Sancho ne put endurer [dit le texte], ce fut la piqure des aiguilles : il se leva de sa chaise, l'air en colère, s'empara d'une torche enflammée, et se rua sur les duègnes :

Ouste, ministres de l'enfer ! Moi je ne suis pas de bronze [...] !

Et alors, coup de théâtre ! « Altisidora se tourna sur un côté. Tous les spectateurs le virent, ils crièrent : Altisidora est en vie, Altisidora vit ! »...

Ensuite, Altisidora s'assit sur le catafalque...La musique qui avait cessé, reprit. « Le couple ducal se leva, ainsi que les rois Minos et Rhadamanthe, et tous

²⁹ Dis est la planète Pluton Voir *Supra*

ensemble, avec don Quichotte et Sancho aidèrent à faire descendre Altisidora du catafalque, et elle, avec des mines d'évanouie s'inclina devant le duc, la duchesse et les rois, et regardant de travers don Quichotte, elle dit :

–Dieu te le pardonne, chevalier désamouré, car par ta cruauté je crois être restée plus de mille ans dans l'autre monde. Et toi, ô l'écuyer le plus compatissant qu'il y ait au monde, je te remercie de la vie dont je jouis. Dorénavant, cher ami Sancho, six de mes chemises sont à toi. Je te les promets, pour que tu t'en fasses six pour toi. »

ACTE II - LA MÊME NUIT. DANS LE CHÂTEAU DU DUC

Trois scénettes :

La chambre où dorment don Quichotte et Sancho

« Altisidora, que don Quichotte croyait revenue de la mort à la vie, entra dans la chambre de don Quichotte, toujours couronnée de cette même guirlande qu'elle portait sur le catafalque, vêtue d'une courte chemise de taffetas blancs parsemée de fleurs d'or [...] Troublé par sa présence, la langue paralysée, incapable de lui faire quelque courtoisie que ce fût [don Quichotte] se blottit et se recouvrit tout entier des draps et de la courteline de son lit. Altisidora s'assit à son chevet, et après avoir poussé un grand soupir, dit d'une voix tendre et faible :

–Seigneur don Quichotte [...] Enamourée et néanmoins patiente et pudique, de l'être trop mon âme se brisa et je perdis la vie. Voici deux jours, la rigueur avec laquelle tu m'as traitée, ô toi qui es plus dur que le marbre à mes plaintes, chevalier cœur de pierre, m'a laissée morte, ou du moins jugée telle par ceux qui m'ont vue [...] »

Sancho Panza profitera de la présence d'Altisidora dans la chambre où il se trouve avec don Quichotte, pour lui demander ce qu'elle a vu dans l'autre monde : « Qu'est-ce qu'il y a dans l'enfer ? »

A la porte de l'enfer, une douzaine de diables jouent à la balle, mais au lieu de balles ils se servaient de livres manifestement pleins de vent et de remplissage...

Altisidora décrit les diables de la manière suivante : « *Tous en chausses et en pourpoint, avec des cols à rabats garnis de points de dentelle flamande, et des revers de manche assortis qui le servaient de manchettes et laissaient le bras dépasser de quatre doigts pour que les mains paraissent plus longues (comme les duègnes !). Ils tenaient dans les mains des raquettes ou des pelles à feu.* » Altisidora décrit après une partie. C'est le clou de l'histoire ! « *A l'un d'eux [un livre], tout neuf, et fringant, et bien relié, ils mirent un de ces revers qu'ils lui sortirent les tripes et éparpillèrent ses feuilles. Un des diables dit à l'autre : 'Regarde quel livre c'est.' L'autre répondit : 'C'est la Seconde Partie de l'histoire de don Quichotte de la Manche, non composée par Cid Hamet, son premier auteur, mais par un Aragonais qui se dit habitant de Tordesillas'³⁰ –Levez-le-moi de là, et jetez-le dans les abîmes de l'enfer que mes yeux ne le voient plus ! –Il est tellement mauvais ?– Tellement, que si moi-même je m'étais mis exprès à en faire un pire, je n'aurais pas pu.' [...] « Moi, finit par dire Altisidora, comme j'avais entendu nommer don Quichotte, que j'idolâtre, que j'aime tant, je me suis efforcée de conserver cette vision dans ma mémoire. »*

Récit, ô combien loufoque ces diables tapant avec leurs raquettes non des balles, mais des livres, mais combien géniale aussi la moquerie de Cervantès du « faussaire » Avellaneda ! (On se souvient de la façon avec laquelle il l'avait éreinté dans le « Prologue au lecteur » de la *Seconde Partie du Don Quichotte*).

La belle et perverse Altisidora injurie après don Quichotte dans sa chambre (Belle diatribe de « dépit amoureux »)

Don Quichotte ayant eu le malheur d'ouvrir la bouche pour dire qu'il était né « *pour être à Dulcinée du Toboso, les destins l'ayant consacré à elle* » puis annoncé qu'il « *fallait [qu'Altisidora] perdre ses illusions* », celle-ci se mit en colère, et dit :

–*Bravo, le seigneur don Merluche ! Ame de mortier ! Noyau de datte ! Plus entêté, plus dur que vilain prié³¹ [...] Si je te tombe dessus, je t'arrache les yeux ! Est-ce que par hasard tu as cru, don vaincu, don moulu de coups, que moi je me suis laissée mourir pour*

³⁰ JR/F Parodie qui réinvente le titre de la *Continuation* d'Avellaneda

³¹ JR/F Proverbe : « Vilain prié, service refusé »

toi ? Tout ce que tu as vu cette nuit, c'était du théâtre ! parce que moi, je ne suis pas femme à vouloir souffrir d'un noir d'ongle pour un chameau pareil, et encore moins me laisser mourir !

—Ça, je le crois très bien, dit Sancho, parce que ces histoires d'amoureux qui meurent, c'est de la plaisanterie ; eux, ils peuvent toujours le dire, mais le faire, allez le faire croire à Judas !

XII - LA MÉLANCOLIE DE DON QUICHOTTE ET SA MORT, PUIS LA VIE ET LA MORTS MÊLÉES DE CERVANTÈS

Cid Hamet le chroniqueur (ou Narrateur), écrit : « A cause soit de la mélancolie que lui donnait le fait de s'être vu vaincu, soit de la disposition du Ciel qui en ordonnait ainsi, une fièvre tenace tint don Quichotte six jours au lit », et l'opinion du médecin qui avait été appelé était la même : « les mélancolies et les chagrins avaient raison de lui. » La question de la « maladie de la mélancolie », mal du siècle à la Renaissance, est à la mode au temps où Cervantès écrit. Mais dans la mort de don Quichotte, il y a quelque chose qu'on n'attendait pas : notre chevalier errant meurt des suites d'une illumination christique. « *Béni soit le Dieu tout puissant, qui m'a fait tant de bien ! Enfin ses miséricordes n'ont pas de limites, les péchés des hommes ne les diminuent pas, ni ne les contrarient !* » Deux lignes plus loin, il expliquera à sa nièce qui s'étonnait, ceci : « [...] *je parle des miséricordes qu'à l'instant Dieu vient de me faire. Devant lui, mes péchés n'y ont pas fait obstacle. J'ai le jugement libre et clair, à présent, sans les ombres caligineuses de l'ignorance que l'amère et continuelle lecture des détestables livres de chevalerie m'avaient accumulées dessus. A présent je reconnais leurs aberrations [...]* Ma nièce, je sens que je vais mourir ... Mon amie, appelle-moi mes bons amis le curé, le bachelier Samson Carrasco, et maître Nicolas le barbier, car je veux me confesser et faire mon testament. »³²

³² JR/F fait la remarque suivante : « *La plupart des hommes, en telle extrémité, ou profèrent de grandes sentences, ou font de grandes folies* » (Cf. *Persilès in Œuvres romanesques complètes, op. cit., t. II p 770.*) D'autre part, toute une tradition d'origine platonicienne prête à l'instant de la mort un caractère d'illumination.

Le récit de « bonne mort chrétienne »* de don Quichotte est exposé ici à travers la voix du Narrateur ; pour le dire en deux mots, cette bonne mort chrétienne, c'est apparemment ce que l'opinion commune, celle des clercs et des lettrés qui avaient à juger du *Quichotte* à l'époque, attendait. Fin édifiante ! Mais il en est une autre : celle que souhaitaient tous les amis et connaissances de don Quichotte, à commencer par Sancho, puis Samson Carrasco (qu'on verra après).

On peut soutenir ainsi qu'il y a deux interprétations possibles de la fin du *Quichotte* : ou l'on considère que don Quichotte meurt pour de bon, définitivement d'une « bonne mort chrétienne », qu'aucun autre chevalier errant digne de lui ne verra le jour après lui et que sa renommée maintenant est hors d'atteinte – c'est ce qu'exprime à la fin Cid Hamet Benengeli le Narrateur qui est le greffier du livre, dans le petit³³ discours de la fin qu'il fait à sa plume ; ou l'on considère que tout ce qu'exprime avec émotion le petit monde qui gravite autour de don Quichotte en train de mourir (la gouvernante et la nièce) mais aussi le bachelier Samson Carrasco et le fidèle et loyal écuyer Sancho est plus vrai.

Lorsque se trouvant au chevet de don Quichotte redevenu Alonso Quijano qui fait son testament, Sancho Panza dit : *« Hélas ! Ne mourez pas, monsieur ; suivez plutôt mon conseil et vivez encore longtemps. Parce que la plus grande folie que puisse faire un homme dans cette vie, c'est de se laisser mourir, tout bêtement, sans que personne ne le tue, sans être achevé par d'autres mains que celles de la mélancolie. Allez, ne soyez pas paresseux, levez-vous de ce lit et allons dans les champs vêtus en bergers, comme nous avons décidé. Peut-être que derrière un buisson nous allons trouver la dame dona Dulcinée désenchantée, et il n'y aura rien de plus beau à voir. »* Samson Carrasco, un peu avant le testament que don Quichotte n'avait pas encore rédigé lui avait dit pour sa part : *« Seigneur don Quichotte, maintenant que nous venons d'apprendre que madame Dulcinée est désenchantée, maintenant que nous sommes fin prêts pour être bergers, pour passer la*

³³ A la dernière page du *Quichotte*, on lit : Et le prudentissime Cid Hamet dit à sa plume : *Ici resteras-tu pendue, à ce râtelier, à ce fil de cuivre, ô ma chère plume, bien taillée ou mal taillée, je ne sais ! Et là tu vivras de nombreux siècles, si des historiens présomptueux et malandrins ne te décrochent pour te profaner. Mais avant qu'ils ne parviennent jusqu'à toi, tu peux les avertir et leur dire, du mieux que tu pourras : Holà, holà, petits marauds ! /Que nul n'essaie de la toucher, /Car cette entreprise, bon roi, / pour moi tout seul était gardée.* (Les deux derniers vers appartiennent à un *romance* Cf. JR/F)

vie en chantant, comme des princes, vous voulez vous faire ermite ? Taisez-vous, sur votre vie, revenez à vous, assez d'histoires !

N'oublions pas que les voix de ces derniers personnages (surtout Sancho) sont des *personae* du récit, et qu'ils sont autant les prête-noms de Cervantès que l'illustre don Quichotte.

Pour finir, le lecteur est en droit de se poser la question suivante : quelle est en dernier ressort l'instance auctoriale dominante du *Quichotte* ? Est-ce la voix du chroniqueur-Narrateur extérieure au récit (en position extra-diégétique), ou au contraire par *en dessous*, *l'ethos auctorial** de Cervantès lui-même ? Dans ce dernier cas, don Quichotte « ne mourrait pas vraiment » et continuerait à vivre éternellement au plan du mythe.

Sur un autre plan qui touche, non plus à l'hypothèse d'une « double fin possible » du *Quichotte*, mais à la question même de la création du *Quichotte*, Roger Chartier a montré avec brio de quelle façon chez Cervantès les eaux de l'œuvre étaient mêlées à sa vie à la fin. On peut parler ici de paradoxe : ayant terminé son *Don Quichotte* six mois avant de mourir, avoir reconnu ses billevesées touchant les « romans de chevalerie » et retiré beaucoup de ses affirmations, Cervantès continuait à écrire jusqu'au 19 avril 1616 (trois jours avant sa mort) sa « Dédicace au comte de Lemos »* pour son *Persilès et Sigismonde*, œuvre qu'il plaçait très haut, plus haut que *Don Quichotte* (livre qui ose rivaliser avec Héliodore disait-il). « En un sens, a pu dire Jean Canavaggio, le roman de chevalerie, [était] l'héritier infidèle, le rejeton impur du roman grec. » On peut en conclure que l'esprit d'aventure du *Quichotte* n'était pas mort et qu'au contraire il continuait à vivre sous une forme inattendue plus élevée celle du *roman grec* dans le *Persilès* de Cervantès.

XIII - QUELQUES ASPECTS DE LA RÉCEPTION LITTÉRAIRE DU QUICHOTTE

Pour finir, on ne peut ignorer la grande question de la réception du *Don Quichotte* qui a traversé les siècles. Cette réception, est le sujet magistral de Jean

Canavaggio : *Don Quichotte. Du livre au mythe : quatre siècles d'errance*. Cet essai montre en particulier la pluri-signification du *Quichotte*. Par exemple, la brillante interprétation de Carlos Fuentes qui a pu parler philosophiquement de la signification profonde du livre, mais on peut défendre plus strictement la réception historique du conservateur anglais Anthony Close par un retour aux sources du baroque. Ainsi, dit Jean-Raymond Fanlo dans son Introduction, « cet auteur rejette la conception romantique ou même moderne des moulins à vent, il pense que le mythe de la littérature qu'est aujourd'hui le *Quichotte* n'est pas conforme au projet de Cervantès (la conception actuelle qui a cours est anachronique). Opposition classique entre ce que voit le lecteur à partir de son propre horizon de lecture et ce qu'aurait voulu l'auteur. » « La propension à vouloir que les livres anciens pensent comme nous » ajoute Jean-Raymond Fanlo « que Cervantès prenne parti pour les morisques, pour la libération de femmes ou pour la liberté de pensée, est mauvaise conseillère. Il ne faut pas faire de don Quichotte un révolutionnaire d'aujourd'hui (l'ironie et le burlesque ne sont pas la révolution) ; on ne peut » dit-il « plaquer les idées françaises d'aujourd'hui sur la conception qu'avait Cervantès de la société de son temps, société de castes, où régnaient la puissance de l'église³⁴, les expulsions de juifs et de morisques qui avaient l'assentiment de la majorité des contemporains de Cervantès, et où l'on était raciste ». Autre type de réception : celle de l'hispanisme anglo-saxon d'Anthony Burgess ou celle de Pierre Vilar* moins connu aujourd'hui, (réception d'obédience marxiste ou marxisante). Pour ce dernier par exemple, « la société espagnole du XVII^e siècle entretient l'illusion de la puissance que l'Espagne a été pour refuser le nouvel ordre du monde (la modernité), enchantée qu'elle est de vivre ' hors de l'ordre naturel ' : don Quichotte incarne cet homme espagnol. » Ces auteurs défendent une lecture historique de l'œuvre que partage semble-t-il Jean-Raymond Fanlo. Mais celui-ci dit, qu' « il est permis de penser que le jeu de la fiction peut conduire un roman sur des voies que les idées de son auteur n'avaient pas prévues » (ceci contre la position rigoureuse historiciste d'Anthony Close). On rencontre aussi inévitablement l'autre chemin,

³⁴ L'Espagne était aussi verrouillée religieusement que l'était politiquement la Chine de Mao, dit J.R. Fanlo.

qui va de l'anachronisme le plus extrême chez Luis Borgès, à telle position souple, romantique, comme chez les Allemands au XIX^e siècle ou chez Nietzsche ou Kafka au XX^e siècle, qui ont interprété le *Quichotte* dans des voies que Cervantès n'avait certainement pas prévues en en faisant un anti héros littéraire et donc une œuvre aboutissant à l'échec.

Toujours au plan de la réception littéraire du *Quichotte*, l'une d'elles déjà rencontrée³⁵, tiendrait davantage à la méthode qu'à la réception proprement dite de l'œuvre, approche encore plus ou moins inédite qui relève de la psychanalyse qui touche à la biographie de Cervantès et à l'histoire littéraire.

A côté de ces réceptions, il y en a une autre anachronique amusante d'un côté, émouvante de l'autre, relevant du journalisme. Il s'agit d'un « *Don Quichotte de salon* » intronisé lecteur, qui aurait lu et aimé les exploits de don Quichotte. Ce « Don Quichotte » étant Roland Barthes. Le chroniqueur Philippe Lançon³⁶ écrivait en effet : « *Roland Barthes, élégant et subtil Don Quichotte, Don Quichotte de salon et de coteaux modérés, mais qui héberge les enthousiasmes, les questions et les réserves de Sancho Panza : don Quichotte qui aurait lu et aimé le livre entier de ses exploits, et qui, suivant l'injonction finale de Cervantès, n'en aurait surtout pas écrit la suite. Il est l'auteur qui écrit en tant que lecteur, en tant que professeur [...]* »

Aujourd'hui il est admis, écrit Jean Canavaggio dans son bel essai, que c'est « *chaque lecteur qui détient la clé de la bonne réception du Quichotte* ».

³⁵ Voir *Supra* in « *Scholies* »

³⁶ Philippe Lançon, brillant journaliste et chroniqueur à Libération article du 25 décembre 2015. Voir *Infra* le début et la fin de cet article dans les « *Scholies* ».

REGARD SUR LE MYTHE DU *QUICHOTTE* AU CINÉMA ET DANS L'ART LYRIQUE ESPAGNOL EN L'AN 2000 (OU DU « HÉROS » CHERCHANT LA PAIX DANS SA BIBLIOTHÈQUE)

Après le bref parcours qu'on vient de voir sur la réception littéraire du *Quichotte*, je m'aperçois qu'il y a comme une rupture entre cette réception entendue au sens strict et le mythe *Don Quichotte*. Il y a me semble-t-il, quelque chose de très différent entre les deux. Autant on peut annoter ou expliquer le texte « lu », autant le mythe, on ne peut que le voir, montrer, ou écouter. Le mythe est moins perceptible dans la littérature que dans les arts. J'ai parlé de rupture entre les deux, mais le mot « hiatus », ou espèce de continuité entre la réception littéraire et le mythe dans les arts (cinéma, art lyrique où il y a la voix et la parole), serait sans doute plus exact.

La réception du mythe est inévitablement anachronique ici.

Le cinéma s'est emparé du mythe *Don Quichotte* dès le début du vingtième siècle. Parmi les premiers films nous pouvons voir une production de 1933 en noir et blanc, mais caricaturale pour nous aujourd'hui (disponible sur *Internet*) du cinéaste autrichien Georg Wilhelm Pabst³⁷ : *Don Quichotte* (dans la version française). Images d'abord saisissantes de quantités de livres amenés sur plusieurs chariots par Sancho Panza – ces livres de chevalerie précisément qui ont desséché la cervelle du pauvre hidalgo, joué ici par un comédien d'opéra célèbre en 1930, Féodor Chaliapine. Au début, don Quichotte est inévitablement accaparé par les livres montés sur des chariots qui arrivent de toutes parts dans son réduit-bibliothèque et il commence à chanter les exploits du chevalier errant qu'il rêve d'être ... Récit mi-parlé, mi chanté, mais la narration est tronquée et les dialogues très éloignés de l'original ; quelques épisodes célèbres sont repérables néanmoins, tels les comédiens ambulants, la bataille contre les brebis, les galériens, le heaume de Mambrin, puis d'autres, mais le plus souvent les images sont floues (tout au

³⁷ Cinéaste d'origine autrichienne, célèbre à l'époque mais aujourd'hui quasi-oublié, réalisateur du non moins célèbre film *Loulou* (interprétée par Louise Brooks)

moins dans la version française du film)³⁸ et on a du mal à suivre le défilé d'ombres chinoises appuyant la narration...Il y a tout de même des scènes drôles qui amusent beaucoup : ainsi du retour de don Quichotte sur le char à bœufs traversant la place du village à la surprise et au milieu des rires de tous. Tout ici, est proche de la mascarade ; mais n'oublions pas que nous sommes alors au tout début de l'ère du cinéma qui n'est pas vu encore comme le septième art...Pensons aussi à l'une des réceptions du mythe appelée « grand public » où don Quichotte est identifié à Charlot de par les bévues et le comique de situation où est pris le personnage (dans le fameux film intitulé *Les Temps Modernes* par exemple où Charlot finit par prendre et tourner les boutons de sa veste de la même façon qu'il tournait les boulons de la chaîne de montage où il travaillait) – comme don Quichotte qui prenait les ailes des moulins pour les bras de géants. Pour Pierre Vilar, qui raisonne en temps que sociologue, Charlie Chaplin reconduit au cinéma les interrogations du monde moderne de la même façon que Cervantès interrogeait les mécanismes économiques et sociaux du Siècle d'or où il vivait. A la différence de l'histoire, les mythes chevauchent le temps, et « le rire » comme les travers et malheurs des hommes se retrouvent d'un siècle à l'autre.

Mais disons-le brutalement : c'est dans l'art lyrique que j'ai trouvé le mythe *Don Quichotte* le mieux et le plus « authentiquement » représenté. L'opéra *Don Quijote* en l'an 2000 (disponible sur *Internet*) de Cristobal Halffter compositeur célèbre et chef d'orchestre espagnol sur un livret d'Andrés Amorós au Teatro Real de Madrid, est à cet égard un chef-d'œuvre. En dépit des quatre siècles écoulés, cet opéra donne à voir la « vision du monde » qui aurait pu être celle de Cervantès à l'époque baroque. De l'immense rumeur des voix du *Quichotte* transposée sur la scène (véritable marée humaine), on sort de ce spectacle, abasourdi, par le fracas de bruits de toutes sortes (Le spectateur peut avoir en tête le fracas des armes dont la profession de l'auteur Cervantès, avait été le premier métier). Tel qu'on peut le voir, là serait pour Cristobal le ressort et le message de l'œuvre de Cervantès, et si

³⁸ Il y a en effet deux autres versions du film de Pabst, l'une allemande, et l'autre anglaise.

l'on ne veut pas parler de message³⁹, parlons de « mythe » ou de la « voie », la voie même de cette comédie du livre ou des livres de chevalerie jouée à la barbe de don Quichotte dans *L'Ingénieux Hidalgo don Quichotte de la Manche*... On retrouve dans le spectacle les *deux ou trois lignes de force* du texte de *Don Quichotte*, d'abord, le *Quixotic principle* (ou conduite et propos forcenés du chevalier don Quichotte), mais tout de suite après la « représentation » du héros sur la scène vu et joué par les autres (à quoi on donne le nom de *quichottisme*).

Comment l'idée d'une scénographie aussi délirante a-t-elle pu naître ? cette montagne de livres sur la scène avec comme apothéose à la fin, au sommet, don Quichotte, mort les bras en croix, comme une « crucifixion » ?... Quelque chose qui est « destructeur », mais aussi « créateur »... Au plan musical, on pense à certains titres de la « musique nouvelle » de Richard Strauss comme « *Mort et Transfiguration* », ou à Stockhausen pour les silences et les stridences... Opéra d'avant-garde aussi mais avec un arrière-plan « religieux » chez Cristobal pour ce qui est de l'idée scénique et musicale*, car aucune ligne directrice n'est perceptible, et aucuns sons ni paroles distinctement audibles ou compréhensibles, que la vaste rumeur d'une mer avec cris, vociférations ou chuintements, tels même qu'on s'imagine être dans un bateau fantôme... Pour en revenir au mythe don Quichotte, Cristobal a dit lors d'une interview à la *Revista del Mundo* qu'il était « *un revolucionario amado de ilusion* » (un révolutionnaire chargé d'illusion). Propos qu'on peut dire « utopique », mais c'est là que réside pour beaucoup l'invention géniale du compositeur espagnol... Tout dans l'opéra tourne autour de ce « *peuple-livre* » de plusieurs centaines de volumes jetés sur la scène, les morceaux de plusieurs livres étant récités, murmurés ou criés⁴⁰ chaque fois par un acteur, avec ce scoop énorme aussi, la clé peut-être de l'opéra (qui renvoie au texte) : l'« *autodafé des livres* » lors de l'inventaire de la bibliothèque... Et en vis-à-vis de tout cela, il y a un crâne vision macabre sans doute que l'un des acteurs récitant promène de long en large dans l'espace scénique (on imagine que c'est le narrateur) et qu'il interroge

³⁹ « Fiction sans message » dit Jean-Raymond Fanlo, à propos du *Don Quichotte*.

⁴⁰ Les cris dans ce spectacle si l'on comprend bien Cristobal, n'étant, métaphoriquement parlant, que « l'impossible silence » dans le monde contemporain où nous vivons.

comme Hamlet quand il est dans le cimetière : « *Whose was it* » ? Quel est ce crâne que j'ai dans la main ? A qui est-il ? On pense évidemment ici à tous les chevaliers morts du Moyen Âge (tel *Amadis*), dont don Quichotte dans ses aventures et mésaventures ne cessait de repâtrer son imagination... Sous un premier aspect l'idée scénique est d'un « révolutionnaire », mais sous un second aspect d'un « conservateur », car ce crâne n'est rien d'autre que l'une de ces nombreuses « vanités » qu'on voyait représentées chez les peintres baroques au temps du *Quichotte*...

Le rideau retombé sur la scène après le spectacle, que reste-t-il du mythe de ce *Don Quijote* dans le crâne du spectateur ? Il y a beaucoup de réponses à la question, mais, il s'agit pour Cristobal d'une *croisade contre le bruit avec l'apologie du livre (ou des livres)** qu'on peut lire, réfugié chez soi, ou dans une bibliothèque, à l'heure de l'envahissement barbare de nos médias contemporains (principalement la télévision), et enfreindre tant soit peu la *vulgarité* du monde. Et c'est sans doute là aujourd'hui, pour Cristobal, le mythe à venir du *Quijote*.

SCHOLIES

Page 7

Sous un certain angle, le livre *Don Quichotte* peut être considéré comme l'envers et le remède à la vie de Cervantès. L'approche psychanalytique, le caché, le subconscient, la motivation secrète du héros, le sujet invisible, proposent un type de réponse moderne. « *La création de l'œuvre pour l'écrivain, est souvent une lutte pour la vie* » écrit le psychanalyste Michel de M'Uzan (*De l'art à la mort. Tel Gallimard, 1977*). En ce qui concerne Cervantès, l'odyssée périlleuse de sa propre existence est le terreau originel de *L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche*, celui de 1605 (comme celui de 1615). Michel de M'Uzan (freudien orthodoxe) mais également Françoise Davoine (lacanienne) peuvent être ici convoqués pour illustrer la « folie » de don Quichotte. *A priori méthodologique* : le « trauma » (étymologiquement blessure) est à la base de la création. La théorie du saisissement de *Frobenius* (in *De l'art à la mort* de M'Uzan) est ici à la base de l'interprétation psychanalytique. Mais il est amusant de constater que Freud déjà en 1916 s'était intéressé à Cervantès apprenant l'espagnol en autodidacte pour comprendre l'une des *Nouvelles exemplaires* : « *Le dialogue des chiens* » Cf. Œdipe le salon, Oedipe à Alcalá (en Espagne) année 2012 cairn.info/revue. Eossaim pages 195 htm Anchor citation. L'approche psychanalytique de l'œuvre est sur certains points une approche biographique de l'homme : ainsi, il faut noter chez don Quichotte, la préférence des « Armes » aux « Lettres » souvent exprimée dans son livre (don Quichotte n'étant ici biographiquement qu'un double de Cervantès). La lutte pour la vie a été longtemps pour lui les difficultés et tourments quotidiens du soldat confronté aux périls et dangers de la guerre qu'il évoque dans un portrait qu'il a fait de lui-même. Près de dix ans après la présentation de *L'Ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche* de 1605, on pouvait lire sous sa plume, le morceau de bravoure suivant ⁴¹ : « *Cet homme dont tu vois ici les traits aquilins, les cheveux châtain, le font lisse et hardi, le regard joyeux, le nez courbe mais bien proportionné, la barbe d'argent qui était d'or il n'y a pas vingt ans, les grandes moustaches, la bouche petite, les dents ni petites ni longues car il n'en a que six, en mauvais état et dans un ordre pire puisqu'elles ne se correspondent pas, le corps entre les deux extrêmes, ni grand ni petit, le teint vif, plutôt blanc que brun, un peu voûté du dos et peu allant des pieds, cet homme, dis-je, [...] il s'appelle communément Miguel de Cervantès Saavedra. Il a été soldat bien des années, et cinq ans et demi captif : là il a appris la patience dans les adversités. A la bataille navale de Lépante, un coup d'arquebuse lui a fait perdre la main gauche, blessure qui semble laide et qu'il trouve belle ...alors qu'il servait sous les bannières victorieuses du fils de ce foudre de guerre d'heureuse*

⁴¹Il s'agit du portrait de lui-même qu'on lit dans le « Prologue au lecteur » des *Nouvelles exemplaires* publiées en 1613.

*mémoire, Charles Quint*⁴². C'est sans doute ce « lien » entre l'écrivain Cervantès et son héros (en fait ses doubles, don Quichotte et Sancho), qui permet de comprendre bien des choses et jusqu'au-boutisme du héros, de même qu'à plusieurs moments sa lutte contre la mélancolie.

Le curé et le barbier ayant rendu visite à don Quichotte, malade, alité chez lui après les dernières frasques de sa vie de chevalier errant, et voulant s'assurer que le rétablissement de *son esprit* était bien réel, le malicieux barbier au cours du dialogue, dit ceci : « *Messieurs, je vous supplie de me permettre de vous raconter une courte histoire qui s'est passée à Séville. J'ai envie de la raconter car elle tombe à pic* » Don Quichotte donna la permission. L'histoire (résumée) est celle-ci : A la maison des fous de Séville, il y avait un homme diplômé en droit canon ayant perdu le jugement que sa famille avait fait interner, mais au bout de plusieurs années d'enfermement le malheureux s'imaginant guéri, voulut sortir de la misère où il était, et écrivit à l'Archevêque (personnage puissant) pour le supplier d'agréer sa demande. Celui-ci, persuadé par les nombreuses lettres qu'il recevait que la requête était pertinente et raisonnable, envoya l'un de ses chapelains pour s'informer auprès du directeur de la maison des fous de la réalité des choses. Le chapelain parla avec le fou pendant plus d'une heure au cours de laquelle il lui fut répondu de manière si réfléchie, qu'il pensa que le fou était sage. On permit donc à ce dernier de se « déshabiller de son costume de fou »⁴³ et de revêtir les habits (neufs et convenables) qu'il avait à son arrivée. Quand le fou se vit habillé ainsi, il voulut, accompagné du chapelain et de quelques personnes, aller saluer ses anciens compagnons d'infortune enfermés toujours dans leurs cages pour leur dire adieu, et les reconforter en quelque sorte en leur souhaitant « grande espérance et confiance » (en Dieu). Ce faisant, un certain fou qui était dans sa cage, écoutait parler le licencié (le diplômé en droit canon), et se levant de la vieille natte où il était couché, tout nu, lui dit : « Fais attention à ce que tu dis, licencié, ne te laisse pas tromper par le diable. Ne pars pas si vite, reste bien tranquille chez toi, tu t'épargneras d'avoir à y revenir. Toi, tu vas bien ? Bon, on verra. Que Dieu t'accompagne. Mais je te jure par Jupiter, dont je représente la majesté sur terre, que pour ce seul péché que commet aujourd'hui Séville en te faisant sortir de cette maison parce qu'on te croit sain d'esprit, je vais devoir faire une de ces vengeances, que la mémoire en restera pour tous les siècles des siècles. Amen. Est-ce que tu ne sais pas, toi, minuscule licencié sans jugeote, que je peux le faire puisque, je le dis, je suis Jupiter Tonnant, et que j'ai dans mes mains les rayons de la foudre, et qu'avec je peux menacer et détruire le monde, et que j'ai l'habitude de le faire ?

⁴² Il s'agit de Don Juan d'Autriche qui était un bâtard de Charles Quint.

⁴³ JR/F Les fous devaient porter un costume spécial. Certains textes décrivent un véritable costume d'arlequin multicolore avec coiffé à grelots.

Mais je vais faire une seule chose pour châtier ce peuple ignorant : je ne lui donnerai pas la pluie pendant trois ans entiers à compter du jour et de l'instant de cette malédiction. Toi libre, toi guéri et sain d'esprit, et moi fou, enfermé et attaché ? J'irai me pendre plutôt que de pleuvoir ! » Le licencié, se tournant alors vers le chapelain lui prenant les mains, lui dit : « Cher monsieur, oubliez ce que ce fou a dit, n'y accordez pas d'importance : même si c'est Jupiter et même s'il ne voulait pas pleuvoir, moi je suis Neptune, le père et le dieu des eaux, et je pleuvrai toutes les fois que j'en aurai envie et qu'il le faudra. » Le chapelain répondit : « Malgré tout, monsieur Neptune, il ne serait pas bon d'énervier monsieur Jupiter. Restez dans votre maison, nous reviendrons vous chercher un autre jour, lorsque nous en aurons la possibilité et le temps. » Le directeur et tous ceux qui étaient là éclatèrent de rire, ce qui rendit le chapelain un peu confus. On déshabilla le fou, il resta dans la maison, et le conte est terminé.

Page 15

JR :F La tradition des prophéties de Merlin est toujours vivante au XVI^e siècle. Merlin est fils du diable dans la *Vie de Merlin* de Robert de Boron (XVIII^e s.), version qui à travers un certain nombre de relais, est traduite en castillan à la fin du Moyen Âge

Page 31

JR/F explique que Caton était l'incarnation des vertus de l'ancienne Rome et l'auteur supposé des *Disticha Catonis*.

Page 44

JR/F La mort de don Quichotte va se conformer aux images de « bonne mort » des traités de morale : le voile de l'ignorance se lève, le mourant accepte sa mort, il se met en règle avec le monde (le testament) et avec Dieu (la confession et le sacrement de l'extrême-onction), et meurt sereinement dans l'espérance.

Page 46

La notion d'*ethos auctorial* a été remarquablement exposée par Ruth Amossy dans son article « *La double nature de l'image d'auteur* » Cf. <https://aad.revues.org/662>. J'extraits de cet article les lignes ou idées suivantes :

« L'image d'auteur se décline selon l'image de soi que projette l'auteur dans le discours littéraire, ou *ethos auctorial*, et l'image de l'auteur produite aux alentours de l'œuvre... C'est la première modalité qui nous intéresse ici, en particulier l'image de l'auteur reflétée dans le texte. Certaines conceptions de la communication littéraire récente ont rétabli l'auteur dans ses droits (alors que la notion d'auteur était rejetée avant par les avant-gardes du 20^e siècle). C'est Roland Barthes écrivant

en particulier dans *Le plaisir du texte* : « *Mais dans le texte, d'une certaine façon, je désire l'auteur : j'ai besoin de sa figure [...]* » Le désir d'auteur du public en mal d'auteur qui s'ancre dans la communication littéraire se soutient de la notion rhétorique d'ethos (ou ethos rhétorique). Ici, la parole est rapportée à celui qui en est la source et qui lui confère en grande partie son autorité et sa légitimité. Dans cette perspective, l'ethos se rapporte à une instance source dont le nom figure sur la couverture : quelqu'un nous parle *in absentia* et son écriture – ses thèmes, sa mise en intrigue, son imagerie, son style – atteste de sa personne et même lorsqu'il se dissimule derrière son texte. Il y aurait ainsi un ethos auctorial que la polyphonie du texte (la voix du narrateur recouvrant éventuellement la sienne propre) ne parvient pas à éradiquer. »

Autrement dit, pour notre texte du *Quichotte*, l'*ethos auctorial* de Cervantès régirait par en-dessous – quoique de manière implicite – la voix du narrateur.

Cf. A propos de la fin de la vie de Cervantès : La « *Dédicace au comte de Lemos* » des *Travaux (ou Epreuves) de Persilès et Sigismonde*

Rédigée le 19 avril 1616, trois jours avant sa mort, La « *Dédicace au comte de Lemos* » son protecteur – pour son dernier ouvrage, nous renseigne sur les derniers jours de la vie de Cervantès. C'est un texte émouvant « traversé par la conscience de la mort », qu'il a dicté sur son lit d'agonie. La veille du 19 avril, il avait reçu en effet l'extrême-onction. La Dédicace est ouverte par une *quintilla* anonyme dont les deux premiers vers (repris ensuite) sont :

Puesto ya el pie en el estribo (Le pied déjà à l'étrier)

con las ansias de la muerte (dans les affres de la mort)

gran señor, esta te escribo... (grand seigneur, je t'écris ce billet...)

Sur un autre plan, à partir de ce que nous a confié Cervantès – dans les dernières années de sa vie, on peut sans doute déduire que le '*Persilès*' comptait davantage pour lui que le *Quichotte*. Dans une étude savante de Jean Canavaggio « *De la dédicace au prologue de Persilès : le fin mot de Cervantès* » Cf. in e-spania.revues.org/23513, on peut lire ceci : « Des quelques déclarations au soir de sa vie que nous a laissées Cervantès sur le '*Persilès*' avant d'y mettre le point final, on a souvent inféré là qu'il se préparait à nous donner avec lui son testament littéraire. Ainsi, dans '*Viaje del Parnaso*' de 1613, il faisait référence à l'image du grand '*Persilès*', et de la même façon, dans le Prologue au lecteur des *Nouvelles exemplaires*, il fait encore allusion aux *travaux de Persilès* « *libro que se atreve a competir con Heliodoro* » (livre qui s'efforce de rivaliser avec l'*Heliodore*), ce livre étant le grand roman classique grec considéré comme un chef-d'œuvre en Espagne au tournant des XVI^e et XVII^e siècles, au moment où Cervantès écrit. En 1615, dans la « *Dédicace au comte de*

Lemos » des *Ocho comedias y entremeses*, il se réfère à nouveau au *gran 'Persilès'* qu'il ne tardera pas, dit-il, à dédier à son protecteur, une fois qu'il aura terminé la *Seconde Partie de Don Quichotte*. »

Pour sa part, Roger Chartier a pu dire que le texte le plus important pour Cervantès n'était pas *Don Quichotte*, mais le *Persilès* publié à titre posthume en 1617. Ce livre se voulait en compétition avec le grand roman hellénistique les *Ethiopiennes* d'Héliodore au III^e siècle Av.-J.-C. Le *Persilès* était un roman chrétien plein d'aventures qui terminait à Rome. Cf. <https://www.franceculture.fr/nuits-de-france-culture/-nuits-spéciale-cervantès-avec-roger-chartier-et-jean-canavaggio> (du 24 avril 2016).

Page 47

Cf. « Le temps du *Quichotte* », revue *Europe*, janvier 1956 p. 1-16. Fiche de lecture de Mathias Ledroit dont j'extrais les lignes ou idées ci-après.

« La démarche historique de Pierre Vilar repose sur le postulat admis dans les années 50 et aujourd'hui encore, qu'un auteur est le produit d'un temps sociologique. Pour Pierre Vilar, le *Quichotte* est une œuvre pour le moins paradoxale qui, sous couvert des aventures farfelues de son protagoniste [don Quichotte] procède à une critique en règle de son temps. Le 'roman' est le portrait d'une Espagne confrontant 'ses mythes' à ses réalités, selon les termes propres de l'auteur. L'Espagne des années 1600 est affrontée à la fois à une crise économique (montée des prix), sociale (famine et fléau de la peste), et politique, de l'appareil d'état (règne des *arbitristas*). Mais l'Espagne vit sur son passé (le XVI^e siècle), où l'argent arrivait en abondance du Nouveau Monde. Dans le *Quichotte*, Cervantès fait un adieu à la fois cruel et tendre à un mode de vie et à une série de valeurs. Mais c'est paradoxalement au cours du XVII^e siècle que culminent ces valeurs...L'Espagne n'épargne pas, ne produit pas et vit à crédit. En somme, l'Espagne est pauvre de ses richesses et la société espagnole du XVII^e siècle utilise toutes ses ressources et toutes ses forces pour entretenir l'illusion de la puissance qu'elle a été et pour refuser le nouvel ordre du monde [la modernité], enchantée qu'elle est de vivre 'hors de l'ordre naturel' : don Quichotte incarne cet homme espagnol. Les Espagnols du XVII^e siècle, tout comme don Quichotte, vivent dans un passé idéalisé. Pour Pierre Vilar, la fleurissante littérature de cette époque, celle du Siècle d'or, est symptomatique de cet enchantement et l'on comprendra ici le lien que l'auteur tisse entre l'Espagne et le *Quichotte*. »

Page 48

In « *Barthes, la chanson de Roland* » - *Des lettres inédites et des cours au Collège de France sur le roman*, par Philippe Lançon dans *Libération* du 25 décembre 2015

L'article commence ainsi : « Don Quichotte avait raison : la vérité de la vie l'a sèverement qui la nourrit est dans les livres. Ils la révèlent, la racontent, la construisent, la

font circuler ; ils la respirent et la pensent. Celui qui vit par les livres, qui éprouve en eux le monde qui l'entoure et le constitue, est un chevalier solitaire et un héros plus concret et plus ouvert que n'imaginent ceux qui préfèrent s'en passer [...] Les deux derniers cours de Roland Barthes sur la préparation du roman, roman qu'il n'écrira jamais, dessinent la vie d'un chevalier dont la quête est d'un bout à l'autre héroïquement et délicatement cohérente [...] » Les dernières lignes émouvantes de cet article sont les suivantes : « Don Quichotte meurt, Roland Barthes aussi [le 26 mars 1980], et ceux qui ont suivi sa quête, quête au vent, n'ont plus que leurs yeux pour lire et pour pleurer [...] et les lettres qu'il a échangées pendant sa vie avec ses amis, écrivains, morts comme lui, résonnent aujourd'hui comme les prolongements du cri de Sancho à Don Quichotte, redevenu Alonso Quijano 'lucide' dans son lit et mourant : 'Hélas ! Ne mourez pas, monsieur ; suivez plutôt mon conseil et vivez encore longtemps. Parce que la plus grande folie que puisse faire un homme dans cette vie, c'est de se laisser mourir, tout bêtement, sans que personne le tue, et que ce soient les mains de la mélancolie qui l'achèvent' »

Page 52

Idée musicale dont on peut déduire quelque chose de l'une des réponses données par Cristobal dans la *Revista del Mundo* à propos de l'acoustique dans cet opéra, citant par exemple les compositeurs d'avant-garde Bartock et Stockhausen.

Page 53

Cf. Son interview à la *Revista del Mundo* où Cristobal dit : « *Le livre est un affrontement personnel contre la culture universelle. On lit dans l'intimité, le livre entre les mains, annotant par-dessus. Si cela se perd, nous changerons de culture [...]* »

ILLUSTRATIONS

Couverture - *Fuyant la critique sur toile* de Père Borrell del Caso, Madrid 1874 ; Wikipedia, Collection Banco de España, Madrid File:Escaping criticism-by pere borrel del caso.png

Page 3 : *The Ingenious Gentleman Don Quixote de La Mancha*; Juan de la Cuesta (impresor); Miguel de Cervantes (autor)

<http://bdhrd.bne.es/viewer.vm?id=0000192233&page=1> File: El ingenioso hidalgo don Quijote de la Mancha.jpg / Création : 1 janvier 1605.